

De Bach à Stockhausen

ROUGE

et NOIR

journal d'information de la maison de la culture de grenoble

N° 73

MENSUEL

FEVRIER 1976

PRIX : 1 F

Le Ballet de Poche :

LE Ballet de Poche, qui entre dans sa cinquième année d'existence, a considérablement renouvelé son équipe l'an passé.

Suivant son appellation, la compagnie reste toutefois fidèle à son image « formation de chambre » où les notions de hiérarchie s'estompent. Qui dit Ballet de Poche dit encore référence à un certain courant de la danse : celui de la Danse Moderne dont les grands phares aux U.S.A. furent et demeurent les Graham, les Cunningham, les Taylor, etc. L'un des principaux apports de cette Danse Moderne, telle qu'essaie de la vivre le Ballet de Poche, c'est de tendre à l'épanouissement de chaque personnalité des danseurs comme des chorégraphes : ceux-ci, qui sont eux-mêmes danseurs, sont motivés dans leur invention par les autres éléments du groupe et par leur diversité.

Huit danseurs donc pour assurer ce nouveau spectacle au Théâtre Mobile, dont trois chorégraphes : Christine Conti, Brigitte Réal, Katsushi Izumi. Et l'apport pour les costumes du décorateur Jean-Pierre Vergier.

Une gageure

Christine Conti, qui a souvent travaillé avec des metteurs en scène dramatiques et des réalisateurs de télévision, Claude Santelli par exemple, s'apprête à signer pour le Ballet de Poche une nouvelle chorégraphie intitulée « Oratorio » et composée sur la musique de Bach.

« S'attaquer à la musique de J. S. Bach est pour n'importe qui une gageure et je suis la première à n'en pas douter. Mais l'envie de créer doit-elle se peser, se réfréner parce qu'une œuvre est considérée comme intouchable ? Peut-on dénier au créateur son besoin de répondre, en tout risque et en toute liberté, à une émotion qui le motive violemment ?

J'ai choisi dans l'œuvre du Cantor un certain nombre d'extraits offrant des aspects différents de son travail musical : symphonique (Oratorio de Pâques), vocal et orchestral (cantate 16), instrumental pur (suite pour violoncelle), vocal pur (motets). Cet éventail modelait déjà mon travail de chorégraphe. De plus ces œuvres avaient une force émotionnelle commune qui me donnait d'emblée un fil conducteur, sans nécessité de thème ou d'anecdote précis. »...

En filigrane

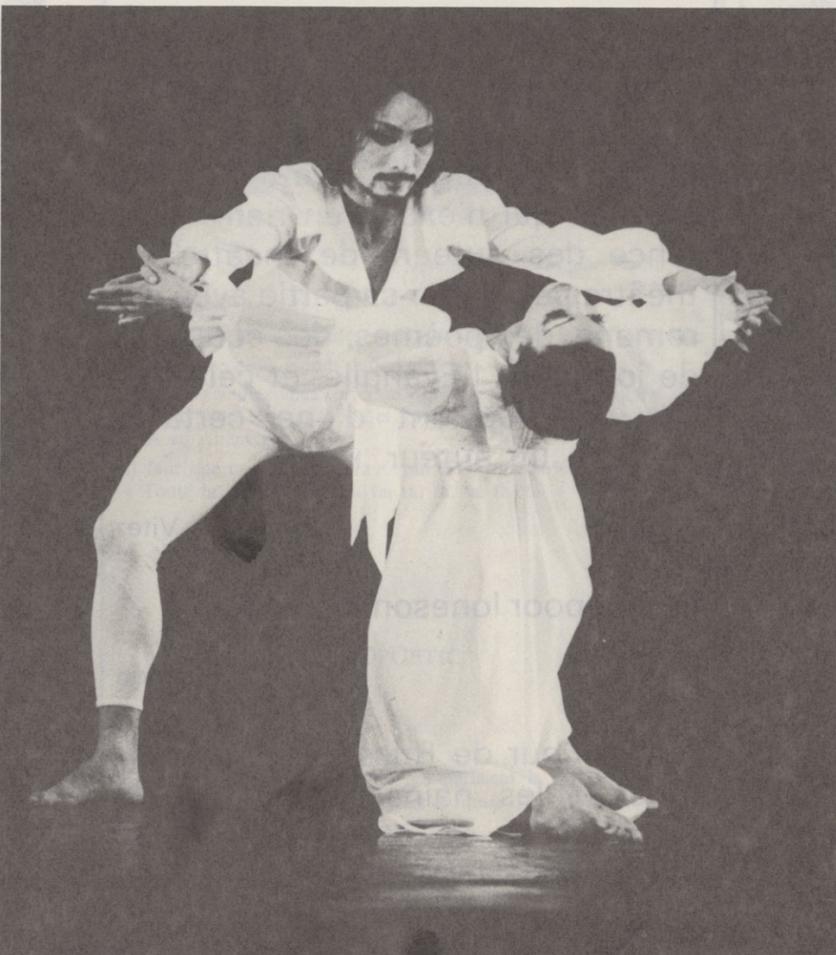
Brigitte Réal, qui anime le Ballet de Poche depuis sa fondation, prépare quant à elle un nouveau ballet sur les Klavierstück VII et IX de Stockhausen. « Les pièces pour piano m'ont d'abord séduite par leurs plages de silence et l'espace qu'elles créent. J'y ai trouvé la liberté que je cherchais, sans contrainte au niveau du rapport danse-musique et en fonction du Théâtre Mobile pour lequel j'avais à concevoir cette chorégraphie. J'imagine une atmosphère comme de brume paisible où la danse se projetterait en filigrane. »

Au même programme et du même chorégraphe, reprise de « Pernelle », créé en octobre dernier. La très belle chanson du groupe Mali-



Pour que vive la danse

Photos Guy Delahaye



corne, version inédite de « Ne pleure pas Jeanette », y trouve un contrepoint chorégraphique émouvant et sobre.

Oiseau migrateur

Mais l'apport de Katsushi Izumi, à ce nouveau spectacle n'est pas l'élément le moins propre à piquer la curiosité. Pour tout dire, on ne sait encore que peu de choses à l'heure actuelle de ses nouveaux ballets. Véritable oiseau migrateur puisque régulièrement partagé entre le Japon (base de voyages intermittents à travers le monde avec le festival itinérant de musique contemporaine japonaise) et la France, il fascina l'été dernier les spectateurs des Tuileries après avoir surpris le public grenoblois du Ballet de Poche en particulier avec son « Leda » dans lequel il se montra aussi remarquable chorégraphe que danseur.

A côté de ce spectacle de création, le Ballet de Poche donnera deux matinées scolaires, dont le programme permettra de revoir quelques ballets du répertoire de la compagnie, retenus ici pour leur relative facilité de réception. Enfin, parallèlement à ces créations (qui seront ensuite accueillies par le Théâtre de la Cité Internationale à Paris), et pour rester fidèle à ses objectifs de formation, le Ballet de Poche proposera un après-midi d'animation le dimanche 22 (classe publique, répétition, entretien, etc.) et compte organiser pendant les vacances de printemps un nouveau stage ouvert à tous.

La compagnie 1976

Marie AUFRAY, Christine CONTI,
Marie-Claude DAUL, Alex HOFFMANN,
Katsushi IZUMI, Bernadette MEULIEN,
Brigitte REAL, Norio YOSHIDA.

CONSTRUCTEURS MACHINISTES
DECORATEURS DE PASSAGE

La fonction c'est la création d'un lieu - cadre et outil de ce qui se joue. Nos contingences: le Temps de construction, l'Espace dont on dispose, le Budget.

La rencontre décorateur/techniciens ne se traduit pas par une communion devant l'Art. Les responsabilités et les niveaux d'actions sont bien partagés. Si l'on peut considérer que nous faisons partie des moyens de production pour le décorateur dans le mécanisme de construction, on s'aperçoit que les rapports dépendent souvent des personnalités et du projet proposé.

Quoiqu'il arrive, le décor sera prêt le jour de la première représentation. Ça, c'est le miracle.

Entre-temps, un décorateur est entré à l'atelier. Rencontre, on se jauge, s'évalue, se cherche. Il a déjà travaillé ses idées, ses pistes, sa maquette. Nous débarquons dans son cadre. On adhère ou on exécute à froid.

Même si chaque décorateur est « unique », on peut dégager des types de comportement.

« L'industriel » construit plusieurs décors par an, sa mécanique est bien en place et la production est sûre.

Dans ce cas nous n'avons qu'à nous insérer dans les rouages déjà préparés et bien huilés.

Le travail de conception est dit « tout cuit », le travail d'exécution est celui du tâcheron. L'investissement financier est souvent important.

« L'artiste » ou « l'artisan » dont le nombre de réalisations est beaucoup plus restreint a tendance à travailler plus près des matières et des hommes. La réalisation de son projet prend un sens de l'imaginaire au concret, il s'investit.

S'il propose une maquette, les discussions et recherches s'organisent autour d'une base. Les chances de se trouver sur la même longueur d'onde sont plus grandes qu'avec un décorateur indiquant des pistes de recherche de formes et d'ambiance. La maquette ne limite pas les recherches mais pose un cadre permettant de ne pas se perdre entre techniciens et décorateur (bien qu'il ne faille pas décider de ne travailler qu'à partir de là).

Les positions ne sont pas fixes et les personnalités jouent leurs rôles.

La présence du décorateur afin qu'il suive l'équipe de réalisation est une nécessité car on rencontre quelquefois une maquette et des plans sans décorateurs à exécuter.

Il y a les décors que nous construisons et ceux que les compétences de nos mains exécutent.

La valeur du métier réside dans son artisanat (un des derniers peut-être) et dans les relations d'une équipe autour d'un spectacle.

Dernière représentation - Démontage...

Pitzalis - Castaldo

CONSTRUCTION D'UN PERSONNAGE:
PIERRE STROZZI

De septembre à décembre 1973, le Théâtre Partisan met en répétitions, puis en représentations « Lorenzaccio » au Rio à Grenoble.

A travers les premières lectures de « Lorenzaccio », Pierre Strozzi, que je vais devoir jouer, m'apparaît comme un jeune ambitieux, un peu violent, mais finalement respectueux des traditions et de l'ordre établi - celui de la Florence de 1536. Rien de très exaltant pour un jeune comédien ambitieux qui ne demande pas mieux que de bousculer les traditions et l'ordre établi, ceux du théâtre contemporain.

Au début des répétitions, je cherche à rendre compte de cette réalité psychologique du personnage, à prendre en charge sa sincérité, dans une optique stanislavskienne (cf. « La formation de l'acteur » de C. Stanislavski). Sans que cette démarche ait été menée à son terme, elle me permet d'approfondir ma connaissance intime de Pierre Strozzi, mais elle nous apparaît insuffisante dans la mesure où je ne produis ni plaisir de comédien, ni plaisir de spectateur d'une part, d'autre part parce qu'un tel jeu « naturaliste » s'intègre mal à l'ensemble du projet de mise en scène, projet non écrit mais dont nous, et en particulier le metteur en scène Georges Lavaudant, avons l'intuition. Alors commence la longue marche, la traversée du désert pendant laquelle je « cherche » sans savoir quoi exactement... en me nourrissant d'images, de lambeaux... comment montrer le fonctionnement de mon personnage dans la pièce, dans l'Histoire? Qu'est-ce que j'ai envie d'en faire? Comment me faire plaisir? Quel appui prendre sur mes partenaires? A ce premier stade du travail, Georges me laisse libre et même encourage toutes mes initiatives...

En pensant à l'interprétation de « Malvolio » par Jean-Pierre Marielle dans « La Nuit des Rois » à la télévision, j'ai l'idée d'essayer de faire de Pierre Strozzi un dandy élégant, surrafiné, prenant des poses. Cette idée est en fait une pure intuition, car rien dans le texte ne permet de l'étayer. Georges voit là une piste et m'incite à agrandir mon jeu, c'est-à-dire pousser jusqu'au paroxysme chacune de mes intentions, tout en le purifiant de ses éléments anecdotiques qui risquent de le faire basculer dans la parodie. Très vite prend forme une rythmique corporelle complètement artificielle, mais que je joue avec sincérité, sorte d'épure, ou de « stylisation crispée des velléités du personnage » (J. Delume). Ce jeu corporel ne

vient pas en commentaire de l'action dramatique dont le fil conducteur est le texte: il a sa autonomie, et fonctionne comme un contrepoint à la parole. Ce double discours répond assez bien aux questions que je me posai précédemment, mais l'interprétation est loin d'être parfaite: le travail corporel est bien pris en charge, par contre celui de la voix est insuffisant; d'autre part, elle introduit une singularité dans la mesure où mes partenaires et le comédien qui joue Philippe Strozzi en particulier, n'adoptent pas de mode de jeu comparable... Nous prenons cependant le parti d'assumer ces contradictions, et de présenter le travail en cet état. Les interrogations du public et le succès relatif du personnage nous ont donné envie de pousser plus loin la réflexion.

De septembre à novembre 1975, le Centre Dramatique répète puis joue « Lorenzaccio » à la Maison de la Culture de Grenoble.

En s'appuyant sur notre première expérience et sur les deux années de travail qui ont suivi, nous ne cherchons pas à faire une reprise, mais une remise en chantier... C'est bien dans cette optique que Georges Lavaudant me confie à nouveau le rôle de Pierre Strozzi. Sur la base du personnage tel que nous l'avions approché au Rio, le problème est d'harmoniser mon jeu avec celui de mes

nouveaux partenaires, en l'occurrence principalement Gabriel Monnet, qui joue Philippe Strozzi. Pour cela, sans rien préjuger de son travail, nous voyons deux solutions: soit réduire ma rythmique corporelle et ainsi « rentrer dans le rang », soit trouver à cette rythmique un équivalent chez mes partenaires. Compte tenu des options dramaturgiques sur lesquelles nous nous étions arrêtés - en particulier montrer que Florence en 1536 est une « société de spectacle » où tout est à vue et pour la vue - nous sommes parvenus à une solution intermédiaire. Dans un premier temps, nous avons travaillé spécifiquement le dialogue entre Philippe et Pierre, afin d'établir le contact. Puis, sans jamais perdre ce contact, nous avons essayé de « réinjecter » une rythmique corporelle... Finalement, toute la famille Strozzi a un style particulier, quelque chose à mi-chemin nous avons inventé l'adjectif « strozzien ». Ce style se caractérise par une constance tenue du corps dans des attitudes de sophistication poussées à l'extrême, une utilisation des miroirs comme accessoires à tout discours, déploiement d'une gestuelle qui agit en point/contrepoint avec la parole. Les contradictions relevées précédemment sont ainsi partiellement levées, en instaurant un rapport de jeu entre le père et le fils Strozzi. D'autre part, le travail vocal est mieux assuré.

Jean-Claude WIND



avec vitezaragonrezvanimesguich du 17 au 21 février 1976

« Ce qui me passionne, c'est l'irréductibilité de l'écriture romanesque. Je crois qu'on peut faire théâtre de tout, ce qui n'exclut en rien l'existence des auteurs de théâtre; le théâtre peut jouer sa partie avec des romans, des poèmes, des coupures de journaux, l'Evangile, et celui qui fait cela devient d'une certaine manière un auteur. »

A. Vitez

« L'm a poor lonesome cowboy. »

L. Aragon

« A la Cour de Russie où les bouffons et les nains pullulaient, un jeune nain et une jeune naine tombèrent violemment amoureux. Ils allèrent se jeter aux pieds du tsar

pour le supplier de les accorder l'un à l'autre. Le tsar trouva la chose tellement cocasse qu'il leur offrit des épousailles grandioses. C'était l'hiver et il avait abondamment neigé. Pour couronner le divertissement le tsar fit construire un palais de glace à la taille des nains. Rien n'y manquait, jusqu'au lit de neige en glace sculptée. Après la cérémonie il fit mener en grande pompe les nouveaux mariés jusqu'à leur palais, leur ordonna de se coucher dans le lit de glace et scella avec de l'eau la porte de glace massive. Il gela fort cette nuit-là. »

Rezvani in « Le Palais d'hiver »

« L'm a rock'n roll star. »

D. Mesguich

les alaupe-sonneleur

LE FEUILLETON: LES ALAUPE - SONNELEUR

UNE HISTOIRE en 4 épisodes dans la petite salle de la rue Dominique-Villars où le public devra prendre l'habitude de venir pour suivre des aventures dont il sera finalement le héros.

L'HISTOIRE d'une famille peu exemplaire au cours d'un début de siècle enthousiaste, au sein de la Trop Belle Epoque, à travers les mystères de la mort d'Alambic, de la profession d'Organe, de la réussite sociale de Vérola, des envies de Narine, de l'habit d'Edème, des opinions politiques d'Athanor.

L'HISTOIRE faite par MM. Bonnot, Briand, Clemenceau, Dreyfus, Jacob, Jaurès, Loubet, Poincaré, Zola, par Mmes Caillaux, Curie, Luxembourg et par la petite Marie Blondeau. Assistés à l'étranger par MM. Edouard VII, Guillaume II, Victor-Emmanuel III.

DES HISTOIRES de mouchards reconnaissables, de cimetières sous la lune, de messe-souvenir, d'ascensions sociales, de procès de Cal'Conc', et même d'otages, et même de guillotine, et même de corruption. Des histoires d'avant-guerre.

LE PREMIER EPISODE: COSMOPOLITE PLATRAS

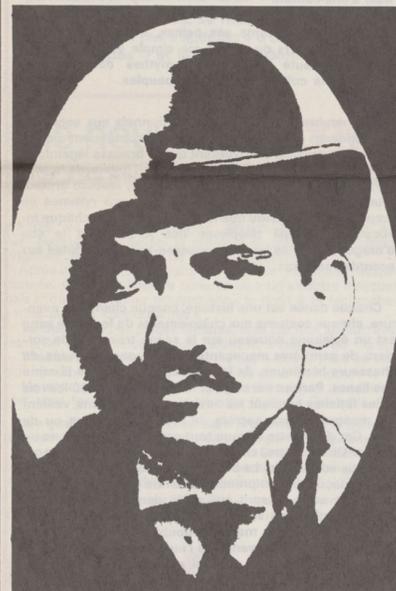
En sept séquences et quelques stands, la famille Alaupe-Sonneleur passe sous les hangars de l'Exposition Universelle un après-midi agité. C'est qu'il n'est pas facile de discerner le vrai du faux et la politique du divertissement.

Quelle société va-t-on découvrir sous ce « Plâtras » qui, pour l'instant, sert à faire oublier la trace des scandales et des « affaires » et à cacher les fissures de la République?

Nationalisme, colonialisme, antisémitisme, xénophobie ne sont-ils pas embêtés dans le concept-gigogne d'exotisme?

A l'intérieur de ce gigantesque trompe-l'œil, les spectateurs ne sont-ils pas eux aussi un stand comme les autres?

Organe, Vérola, Narine, et Edème se sortiront-ils de tous ces pièges tendus? Et nous? Sommes-nous sûrs d'en être vraiment sortis?



THEATRE DE LA POTENCE - SAISON 75-76

LES ALAUPE-SONNELEUR - théâtre-feuilleton en 5 épisodes

texte de Claude Henri Buffard
mise en scène de Yvon Chaix
scénographie et régie de Frédéric Biaudet
costumes de Sylvie Cleyet et Elena Pastore
avec Jean Ballet, Patrick Blanchard, Josiane Bonnet, Sylvie Cleyet, Agnès Duclou, Bernard Escalon, Robert Lett, Elena Pastore, Jean Tassi, Paul Scianguila, Yvette Zulian, Patrick Zimmerman.

Premier épisode: « Cosmopolite Plâtras »
les 17, 18, 19, 20, 21, 27, 28 février, 5 et 6 mars à 21 heures précises.
au Théâtre de la Potence, rue Dominique-Villars (près salle Rio)

ABONNEMENT
Une carte d'abonnement (10 francs) permet d'avoir un tarif privilégié pour chaque épisode créé pendant la saison 75-76.

ANIMATIONS-RENCOTRES
Nous proposons aux groupes et aux individus qui le désirent d'assister aux différentes phases de répétitions du théâtre-feuilleton: improvisations, mise en place, filage. Le nombre de places étant limité et les horaires déterminés, nous vous demandons néanmoins de nous contacter dès janvier pour que nous puissions envisager ensemble les cas particuliers.

Pour toutes précisions concernant les animations-rencontres ou les abonnements, contacter Alain Mittelberger, Théâtre de la Potence rue Dominique-Villars, Grenoble - 44-70-11
de 11 heures à 18 heures tous les jours sauf dimanche et lundi (adresse postale: 20, boulevard Joseph-Vallier, 38000 - Grenoble)

zarathoustra

THEATRE DE
GRENOBLE

O midi de la vie, ô seconde jeunesse,
Jardin d'été!
Bonheur impatient, aux aguets, dans l'attente:
J'espère mes amis, nuit et jour, bras ouverts
O mes nouveaux amis, accourez, il est temps!

L'hymne ancien s'est tu. Le doux cri du désir
Expira sur mes lèvres.
Un enchanteur parut, à l'heure fatidique,
L'ami du plein midi non, ne demandez pas
Quel il est: à midi, l'un s'est scindé en deux

Célébrons, assurés d'une même victoire,
La fête entre toutes les fêtes.
Zarathoustra est là, l'ami, l'hôte des hôtes!
Le monde rit, l'affreux rideau s'est déchiré,
Voici que la Lumière a épousé la Nuit!

Friedrich NIETZSCHE

...Le Théâtre, croyons-nous, et l'art en général, ne doit pas seulement montrer mais plus encore suggérer; il se doit d'évoquer et d'invoquer, plutôt que de représenter, donner à imaginer et à penser...

Le poème de Nietzsche est une incantation et, dans un ruissellement d'images, une célébration du Cosmos, de la Terre et du Ciel, du Corps et de l'Esprit, de la Lumière et des Ténébres, de la Vie... un perpétuel chant de la Danse, bondissant, jaillissant, où s'entremêlent et sont exaltés, comme des « leitmotiv », tous les thèmes nietzschéens, le dépassement du « soi », le rêve de vol, la verticalité, la volonté de puissance, le Surhumain, l'Eternel Retour...

André CAZALAS

THEATRE DE GRENOBLE

ZARATHOUSTRA, d'après NIETZSCHE
Mardi 24 et mercredi 25 février 1976, à 21 heures
Une co-production du Centre Dramatique National des Alpes et du Service d'Intervention Culturelle de Grenoble dans le cadre de la quinzaine « Le Livre d'Aujourd'hui ».

DECOR: BAILLY, COULANGE
MUSIQUE: Claire SCHAPIRA
CHANT: Jacqueline GIRONDE
VIOLONS: Anne POSTANSQUE
Jérôme SIMON
FLUTE: Martine FLEURIOT
PERCUSSION: Dominique PROBST
CLAVECIN: Claire SCHAPIRA
CHOREGRAPHIE: Ethery PAGAVA
ADAPTATION ET MISE EN SCENE: André CAZALAS
ASSISTANTE: Angèle GRIMALDI
avec:
BERNARD KESCH
ANDRE CAZALAS

emmène-moi au bout du monde

« PARDONNEZ-MOI DE NE PLUS CONNAITRE
L'ANCIEN JEU DES VERS »

comme dit Guillaume Apollinaire

1913-1917
Le monde craque de toutes parts - L'Europe est à bout de souffle. L'Art aussi a du plomb dans l'aile.

Comment voulez-vous écrire un « Sonnet » quand les hommes s'entre-tuent dans les tranchées, et que la révolution éclate en Russie, puis en Allemagne?

Il faut que ça change. Il faut tout réinventer. Même la poésie.
« Toute la littérature, c'est ta, ta, ta, ta, ta. »

Arthur CRAVAN.

POEOTIC
à Jean COCTO

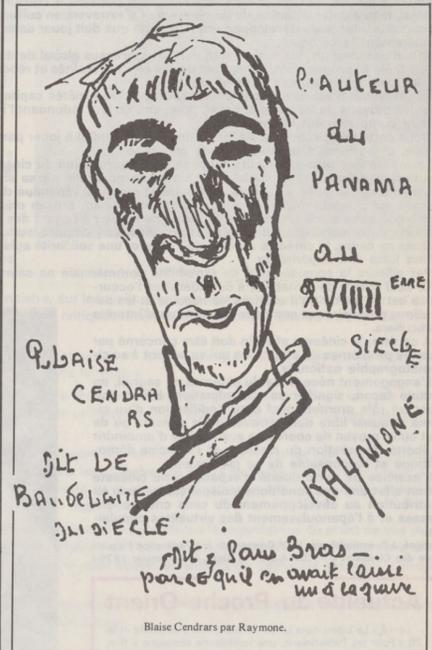
Il y avait une fois des pOètes qui parlaient la bOuche en rOnd
ROnds de saucisOn ses beaux yeux et fumée
Les cheveux d'Ophélie Ou celle parfumée
D'Orphée
Tu rOtes des rOnds de chapeau pOur trOuver une rime en é-
aigué cOmme des dents qui grignOteraient tes vers
BOuche bé

Puisque tu fumes pOurquoi ne répètes-tu fumée
C'est trOp facile Ou c'est trOp difficile
Les 7 POÏons et les Dames sOnt là pOur les virgules
Oh POE sie
Ah! Oh!
CacaO

Puisque tu prends le tram pOurquoi n'écris-tu pas tramwée
VOis la grimace écrite de ce mOt bien française
Le cOlon anglais la fait avec ses jambes
Comme l'AmOur l'Aréatin
L'Esprit jalOuse l'affiche du cirque et les pOstures alphabétiques
de l'Homme-serpent
Où sOnt les pOètes qui parlent la bOuche en rOnd?

Il faut leur assOuplir les
O s.
z enfant
h
POESJE
Nov. 16.

« Emmène-moi au bout du monde », à partir de l'œuvre de Blaise Cendrars
du 9 au 20 mars au Théâtre Rio, rue Servan.
Lundi, mardi, mercredi et samedi à 20 h 45,
jeudi et vendredi à 19 h 30
Location: Maison de la Culture.



« Dis Blaise... »

... Quand arriverons-nous au bout du monde? « Dis-moi Cendrars y es-tu seulement allé toi qui en parles avec tant d'aplomb? A force de fumer avec la poésie tu ne sais plus si les plus beaux voyages se font de ta fenêtre ou dans un wagon du transsibérien en compagnie d'un marchand de diamants qui aurait pour nom Igor ou bien Rogovine.

Pour toi la langue française est musclée, odorante, musquée, débouquée, violée, truffée, fourrée, élastique, rebondissante, colorée, vivante, explosive, balladeuse, tu la connais si bien que tu l'en es fait une maîtresse avec laquelle tu n'as cessé de vivre qu'en 1961.

Cendrars, tu n'es qu'un menteur, tu sais bien, un de ces types qui d'une rivière exotique vous font un Orénoque; d'un vague clochard pittoresque rencontré dans un bistrot, un Moravagine et d'une Fancheon cousette, une Paquita. Mais qu'est-ce qui nous prend à nous, bonshommes bien campés sur nos deux pieds, le genre de gars à qui on ne la fait pas; oui, qu'est-ce qui nous prend de te lire comme ça en 1976, an 2 de l'ère giscardienne et an 4 du programme commun et de délirer comme des diables qui trouveraient un cul béni dans leur plumard.

Ah! Cendrars, à cause de tes bouquins, j'en ai raté des émissions de télé, ça je ne te le pardonnerai jamais. A cause de toi on a eu envie de faire un spectacle, au lieu de rester tranquillement chez nous à écouter les informations.

Mais bon sang Blaise, fiche-nous la paix, on ne va tout de même pas aller pleurer sur ta tombe. Tu n'aimerais pas ça et nous non plus. Emmène-nous plutôt au bout du monde et si tu y rencontres un bossu, dis-lui qu'il se redresse.

Betton.

EN moins de vingt ans, les cinémas africains ont atteint leur maturité artistique en dépit du manque d'infrastructure industrielle indispensable à la production cinématographique. La situation économique héritée des anciennes puissances coloniales a placé ces cinémas naissants dans une grande dépendance à leur égard.

Pourtant, autour et derrière le principal pionnier du cinéma africain, le Sénégalais Ousmane Sembène, les cinéastes africains, comme on peut le constater dans la charte d'Alger, ont posé aux gouvernements de leurs pays les questions essentielles d'une politique globale de développement du 7^e art en Afrique.

De nombreuses incertitudes pèsent encore sur l'avenir des cinémas africains, notamment par rapport aux projets des sociétés des pays européens comme l'U.G.C. française qui espère continuer à distribuer en Afrique des films euro-américains déjà amortis en occident, plutôt que les films africains mais qui se prépare même à cette dernière éventualité et qui envisage déjà de produire elle-même des films africains. Les problèmes d'écoles africaines de cinéma, de laboratoires africains, de critique proprement africaine et les questions de langues ne sont pas encore résolus. Autant dire que l'émancipation totale des cinémas afri-

cains n'est pas pour demain.

L'organisation des cinéastes dans une fédération panafricaine, leurs rencontres dans les festivals consacrés spécifiquement à la production afro-arabe (Carthage et Ouagadougou).

La variété et l'originalité de leurs œuvres qui mettent en scène les problèmes et les contradictions des sociétés africaines actuelles sont la preuve que les cinémas africains ont su donner des armes pour aujourd'hui et pour demain. Il reste aux Français à se débarrasser des préjugés qu'on leur a inculqués pour venir découvrir et apprécier à la Maison de la Culture de Grenoble pendant les prochains mois les œuvres les plus significatives de la production cinématographique africaine.

L'accueil des fameux ballets de la Côte d'Ivoire, au début février et plus tard l'organisation d'une ou deux conférences-débats sur les problèmes économiques et culturels de l'Afrique noire francophone, devraient élargir le champ de connaissance ainsi ouvert. Puisse-t-on y découvrir l'image de sociétés qui sont très proches de la nôtre et très différentes des clichés que nous avons en tête.

A.T.

Charte d'Alger

LES sociétés africaines contemporaines vivent encore une situation objective de domination s'exerçant sur plusieurs plans : politique, économique et culturel.

La domination culturelle, d'autant plus dangereuse qu'elle est insidieuse, impose à nos peuples des modèles de comportement et des systèmes de valeur dont la fonction fondamentale est de renforcer l'emprise idéologique et économique des puissances impérialistes.

Les canaux principaux par lesquels passe cette domination sont fournis par les nouvelles technologies de communication : livre, audiovisuel et tout particulièrement le cinéma.

Ainsi, la main-mise économique sur nos pays se double d'un phénomène d'aliénation idéologique dû à l'injection massive de sous-produits culturels que les publics africains sont poussés à consommer passivement.

Ainsi, face à cette situation de domination et d'extraversion culturelle est-il nécessaire et urgent de reposer en termes libérateurs la problématique interne du développement et du rôle que doit jouer dans cette démarche globale et multidimensionnelle la culture et plus particulièrement le cinéma.

Afin d'assumer un rôle réel et actif dans le processus global de développement, la culture africaine doit être une culture populaire, démocratique et progressiste, s'inspirant de ses propres réalités et répondant à ses propres besoins. Elle doit également être solidaire de toutes les cultures militantes dans le monde.

Le problème n'est pas de chercher à rattraper les sociétés capitalistes développées, mais plutôt de permettre aux masses de s'approprier les moyens de leur propre développement, en leur redonnant l'initiative culturelle par l'exploitation des ressources de la créativité populaire complètement libérée.

Dans cette perspective, le cinéma a un rôle primordial à jouer parce qu'il est un moyen d'éducation, d'information et de prise de conscience, et également un stimulant de créativité.

La réalisation de tels objectifs suppose une interrogation du cinéaste africain sur l'image qu'il se fait de lui-même, sur la nature de sa fonction et de son statut social et d'une façon générale sur sa situation au sein de sa société.

L'image stéréotypée du créateur solitaire et marginal répandue dans la société capitaliste occidentale doit être rejetée par le cinéaste africain qui doit au contraire se considérer comme un artisan créatif au service de son peuple.

Elle nécessite aussi une grande vigilance de sa part à l'égard des tentatives de récupération idéologique de l'impérialisme qui redouble d'efforts pour maintenir, renouveler et accroître son emprise culturelle.

Dans ce cadre, le cinéaste africain doit assurer une solidarité agissante avec les cinéastes progressistes du monde entier qui mènent la même lutte anti-impérialiste.

Par ailleurs la considération de rentabilité commerciale ne saurait être une norme de référence pour le cinéaste africain.

Le seul critère de rentabilité à considérer en l'occurrence est de savoir qu'il exprime les besoins et les aspirations populaires et non ceux des groupes d'intérêts particuliers.

A ce titre, le cinéaste africain doit être concerné par tous les problèmes de structures qui se posent à sa cinématographie nationale.

L'engagement nécessaire du cinéaste ne saurait, en aucune façon, signifier sa subordination. L'Etat doit jouer un rôle promotionnel dans l'édification d'un cinéma national libre des entraves de la censure ou de tout autre moyen de coercition susceptible d'amoindrir la liberté de création du cinéaste et l'exercice démocratique et responsable de sa profession.

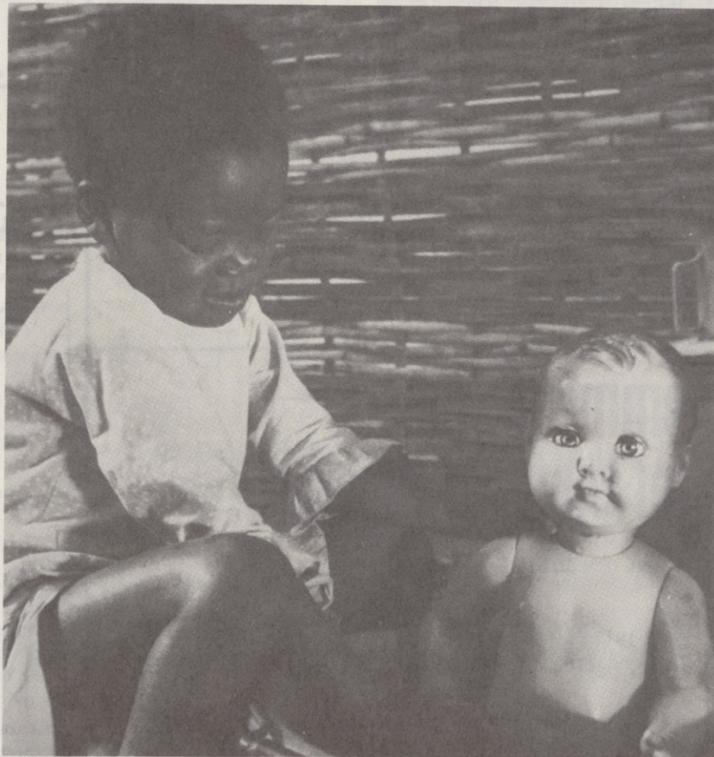
L'exercice de cette liberté d'expansion du cinéaste est en effet une des conditions indispensables pour sa contribution au développement du sens critique des masses et à l'épanouissement des virtualités populaires.

(Adopté, à l'unanimité, par le II^e Congrès de la « Fédération Panafricaine des Cinéastes » - F.E.P.A.C.I. - à Alger, le 18 janvier 1975.)

Actualité du Proche-Orient

Le 14, « Le Liban dans la tourmente », film d'actualité et le 28 « Pour les Palestiniens, une Israélienne témoigne », film invisible.

Ce mois-ci, film d'actualité et film « invisible » se rejoignent et se complètent plus étroitement que d'habitude puisqu'ils traitent tous deux de la plus brûlante actualité, celle de la situation au Proche Orient où s'affrontent violemment des intérêts antagonistes. L'interaction de deux conflits n'est peut-être pas évidente pour tout le monde. Ce sera donc l'un des mérites du rapprochement de ces deux films que de le faire apparaître. S'ils ne passent pas sous silence les interventions étrangères dans les conflits, ces films ne sont pas exhaustifs sur la question, sans doute faute d'être mieux informés. Mais tels qu'ils sont, reportage, enquête documentaire, ils figurent parmi les documents d'information honnêtes à verser au dossier des problèmes de la région.



Le mandat, de Sembène Ousmane (Sénégal) (Photo tirée du film)

Le Ballet Populaire de la Côte d'Ivoire :

LES « Compagnons d'Akati » forment certainement la troupe la plus représentative de la Côte d'Ivoire. Ils sont venus chanter et danser une forme nord-africaine du folklore encore inédite en Europe, la Côte d'Ivoire ne possédant pas ces officielles troupes itinérantes, véritables ambassades culturelles des folklores nationaux. Kourouma Moussa se devait d'incarner ce mandat populaire.

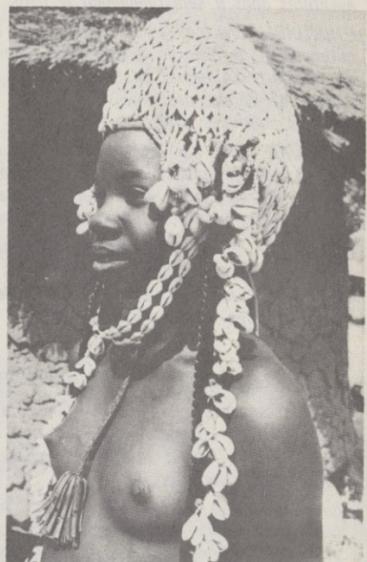


Photo X

beauté sombre des mythes

Avec ses joies comme ses peines, à mettre en scène sous les couleurs du rite, la vie simple et le rêve fabuleux, la beauté sombre des mythes dans laquelle s'exprime la culture vivante des peuples.

Les nombreux instruments traditionnels aux sonorités mystérieuses comme la vie des forêts, contribuent à créer un espace musical si envoûtant que la brousse légendaire apparaît avant même qu'éclate le soleil joyeux de la première danse ! Balafon de bois et de cuir, krokoto protecteur des récoltes, djème et fiedouenou aux rythmes du cœur humain, n'gonou que le Griot fait vibrer à chaque invocation, krin-kpli téléphone des forêts dont le son d'orage fait fuir les fauves, tieguesse-tieguesse, flûtes aux accords matinaux...

Chaque danse est une histoire, chaque chant une aventure, chaque costume aux chatoiements de feu et de sang est un éclairage nouveau sur la scène traversée de sorciers, de panthères menaçantes, de villageois apeurés, de chasseurs héroïques, de jeunes femmes souples comme des lianes. Partout sur ce petit monde en liesse où les rois et les fétiches côtoient les novices et les paysans, veillent les masques, force secrète de bronze, de cuivre ou de bois. Car dans cette Afrique tout est regard, montagne ou rivière. Chaque être, chaque chose est un masque sacré qui vous contemple. Le bestiaire symbolique, l'animisme, est une façon de comprendre la nature comme un Grand-Tout, une sorte d'esprit aux mille yeux dans lequel rien n'est aveugle mais signe et parole : masques à cornes, masques caméléon, masques gourou aux fronts de sanglier, masques guere venus de l'au-delà, masques cosmiques dits Baoules, lune et soleil, eau et arbre, chaque parcelle de l'Esprit s'anime pour parler à l'oreille de l'homme africain et de l'homme tout court un langage de communion...

La tradition interdit la présentation publique de ces masques aux non-initiés et aux femmes. C'est pourquoi ils sont introduits sur la scène par un « garde des masques », sorte d'exorciseur qui ouvre le ballet.

pour votre décoration



décors de france

1 rue gabriel-péri - grenoble - tél 87 83 39

CRÉDIT
GRATUIT
SUR 3 MOIS



moquettes
rideaux
voilages
papiers peints

installation
par nos spécialistes
études et devis gratuits

Théâtre ouvert à Grenoble

DU 17 au 21 février, la Maison de la Culture accueillera trois types distincts de manifestations dans le cadre de « Théâtre ouvert à Grenoble » : tout d'abord, un spectacle réalisé par Antoine Vitez d'après « Les cloches de Bâle » d'Aragon et intitulé « Catherine ». Il sera interprété par le Théâtre des quartiers d'Ivry, et se déroulera sur le plateau de la grande salle, où seront installés à la fois comédiens et spectateurs suivant un dispositif correspondant aux nécessités de la mise en scène (nombre de places limité à 500, trois représentations les 17 et 18 à 20 h 45, le 19 à 19 h 30).

Viendra ensuite le « Palais d'hiver », de Rezvani, une mise en espace de Daniel Mesguich. Ce « travail théâtral » à partir d'un texte nouveau rassemblera plus de dix comédiens pendant près de deux heures sur la scène de la petite salle (deux soirées : le 20 à 20 h 45, le 21 à 19 h 30).

A quoi s'ajoutera, le samedi 21 à 17 h, la lecture d'une pièce inédite dans le cadre du « gueuloir ».

Un des attraits de ces manifestations tient à la variété de leurs formes : spectacle, mise en espace, lecture. On doit cependant leur reconnaître un trait commun – et de première importance : celui de s'inquiéter essentiellement du texte. C'est l'évidence pour le « gueuloir ». C'est le cas aussi pour le Palais d'hiver : tenter de « mettre en espace » une pièce de Rezvani, c'est entreprendre un travail de réalisation physique et spatiale en tenant compte d'un texte déjà « pensé » pour le théâtre, qui existe en tant que tel, et qui, peut-être s'apprête à « résister ». Quand à Catherine, l'entreprise, dans sa démarche même, part d'un texte – ce qui ne veut pas dire qu'elle s'en éloigne. Mais ce texte est un texte de roman – d'un épais roman d'Aragon, lequel n'est pas le premier venu des romanciers... « Théâtre-récit », est-il dit au sujet de la « mutation » des Cloches de Bâle en Catherine. Antoine Vitez a choisi les situations qui lui semblaient à lui, dramaturge et metteur en scène, les plus chargées de « théâtralité » ; et aussi celles qui s'imposaient à sa mémoire et à son analyse de lecteur du roman d'Aragon. « Le plus beau choix de poèmes est celui que l'on fait pour soi », disait Eluard. Et sans doute en est-il également ainsi lorsqu'il s'agit de tirer d'un récit ce qui « mérite » d'être porté à la scène...

« Théâtre ouvert » arrive pour nous au cœur d'une saison qui a inscrit – et inscrira – à son programme des œuvres dramatiques traduisant les courants les plus divers de théâtre d'aujourd'hui. Puisse cette initiative contribuer plus particulièrement à rappeler que le théâtre, ici et maintenant, existe comme un art majeur, avec son droit à l'expérience, ses démarches neuves ou insolites, ses découvertes.

L'histoire du théâtre, au même titre que celle des sociétés, nous prouve constamment que c'est des « audaces » d'une époque que naissent souvent les pratiques les plus courantes – et la culture même de l'époque qui la suit.

J.D.

Une nouveauté : Théâtre ouvert permanent et itinérant

CREE en 1971 par Lucien Attoun au Festival d'Avignon, « Théâtre ouvert » s'était proposé de sensibiliser le public à la création contemporaine en mettant sur pied une formule originale de découverte de pièces nouvelles.

Après cinq ans, la nécessité est apparue d'entamer l'étape décisive d'une action continue et coordonnée. A Paris, « Théâtre ouvert » sera un « centre d'accueil ouvert aux auteurs et aux professionnels », où s'exprimera notamment « le droit à la recherche théâtrale ». En province, il regroupera « trois actions concurrentes » :

– **Le Gueuloir** : des pièces inédites, lues par leur auteur, éventuellement aidé de comédiens. Les auteurs de la région concernée pourront s'inscrire en toute liberté ;

– **Théâtre ouvert** proprement dit, c'est-à-dire la mise en espace de pièces nouvelles, suivant le principe du Théâtre ouvert d'Avignon (ainsi, à Grenoble : **le Palais d'hiver**) ;

– **Un spectacle** au sens habituel du terme, avec une pièce présentée préalablement à Théâtre ouvert sous forme de mise en espace (ainsi, à Grenoble : **Catherine**).

Le « gueuloir » du 21 février sera présenté avec le concours de comédiens du C.D.N.A. Le titre de la pièce lue à cette occasion sera indiqué ultérieurement.

Par ailleurs, en collaboration avec le Service d'intervention culturelle, et dans le cadre de la quinzaine du livre, « Théâtre ouvert » présentera d'autres gueuloir en divers lieux du 17 au 20 février notamment dans le cadre des animations de midi à 14 h à la salle des Concerts.

Les représentations de Catherine et les mises en espace du Palais d'hiver seront suivies de débats avec le metteur en scène et les comédiens.

Le Palais d'Hiver de Rezvani



Daniel Mesguich

Photo M.P.B.

Quand Antoine Vitez met en scène Louis Aragon...

LE nom d'Antoine Vitez ne fut longtemps connu que d'un nombre restreint d'initiés. Et il fallait quelque acrobatie de la mémoire pour s'apercevoir que le traducteur du « Don paisible » de Choukhov, l'interprète au visage aigu de « Ma nuit chez Maud » était un seul et même personnage...

Traducteur, donc, et puis acteur, et metteur en scène, homme de pratique et de réflexion, Antoine Vitez nous arrive riche d'expériences complémentaires, auxquelles s'ajoute son travail de professeur au Conservatoire de Paris et à l'Atelier d'Ivry.

Depuis plusieurs années, avec une ardeur lucide et persévérante, il anime le Théâtre des Quartiers d'Ivry, implanté avec des moyens modestes, au cœur de la « banlieue sud-est ».

L'axe de sa recherche le conduit dans deux directions principales :

– les œuvres qui apportent un témoignage sur l'histoire et la société : tel fut le cas de « **Mère Courage** » (traité – déjà – comme un « classique »), du **Pique-nique de Claretta** (la fin de l'aventure mussolinienne) ou de **m = M (Les mineurs sont majeurs)**, de X. Pommeret.

– les œuvres du répertoire « ancien », sur lesquelles Antoine Vitez jette un regard pénétrant et personnel, à la lumière des investigations critiques récentes (**Andromaque**, **Electre** et, plus récemment, **Phèdre**).

Avec les « **Cloches de Bâle** », l'aventure prend un tour nouveau puisqu'il s'agit d'utiliser une prose romanesque. Voici ce qu'en dit A. Vitez lui-même :

« Il s'agit là d'une tentative de Théâtre-récit. Le théâtre n'est pas nécessairement ce qui s'écrit à la première ou à la deuxième personne. On utilisera ici aussi la troisième, et la prose romanesque elle-même.

Le point de départ est un roman d'Aragon, le premier de la série du **Monde réel**. Cette période de l'avant-quinze dont il est question dans les « **Cloches de Bâle** » ne cesse pas de nous troubler : les anarchistes, les grandes grèves, la montée de la guerre et la lutte contre cette guerre-là. Nous ne nous consolons pas de tout cet espoir massacré.

Mais nous ne voudrions pas illustrer le livre d'Aragon. Nous le regarderons du point de vue de Catherine Simonidzé – qui est une des héroïnes de l'histoire. Tout, dans notre spectacle, sera la mémoire de Catherine – ou plutôt comme si nous étions les enfants de Catherine essayant d'imaginer jeune une aïeule improbable. »

Précisons que « **Catherine** » est une co-production : Théâtre des Quartiers d'Ivry, Centre dramatique de Nanterre, Théâtre-Ouvert Lucien Attoun.

mise en espace de Daniel Mesguich

théâtrale de l'année, avec Capitaine Schelle, Capitaine Ecco. D'autres pièces (La Colonie, Le camp du drapeau d'or) seront présentées ensuite à Avignon dans le cadre de Théâtre ouvert.

Et pour la première fois, avec la « mise en espace » de Grenoble, Rezvani retrouve sur son chemin d'auteur dramatique le jeune metteur en scène nommé Daniel Mesguich.

Un metteur en scène qui est aussi un comédien

et qui a travaillé au Conservatoire de Paris sous la direction d'Antoine Vitez et de Pierre Debauche. En trois saisons, il a monté sept spectacles, dont plusieurs ont vivement retenu l'attention : ainsi Le Prince travesti, de Marivaux, ainsi les mises en scène de Britannicus, puis d'Andromaque, qui contribuent à raviver le débat sur les œuvres du passé ; ainsi encore le singulier travail accompli par Daniel Mesguich et ses comédiens du Théâtre du Miroir dans la « cellule de création » du Festival d'Avignon 1975 : répétitions publiques quotidiennes, puis création de la pièce de Paul Huet « Des épaules aux pieds ». Enfin, juste avant « Théâtre ouvert à Grenoble », Daniel Mesguich présentera à Nanterre une autre mise en espace, celle de Remembrances d'amour, une œuvre dont il est l'auteur avec Serge Valetti.

LE Palais d'hiver, c'est celui de Moscou, celui où a vécu et où est mort Pierre le Grand, tsar de toutes les Russies (1682-1725). Le texte de Rezvani évoque, chez ce personnage, l'importance qu'il attache à l'imprimé (en cette aube du XVIII^e siècle, il est bon d'avoir les écrivains avec soi) et le soin qu'il apporte à forger lui-même sa légende. Et ce que la pièce nous suggère, à partir de là, c'est une mise en question de l'idée de grandeur telle que les manuels la transmettent – mais c'est aussi une réflexion sur la violence, et sur son raffinement chez ceux à qui tout est permis...

Rezvani est parti de souvenirs relatés par sa mère, d'origine russe. Et le Palais d'hiver se présente comme le premier volet d'une trilogie, dont le second concernera Catherine II de Russie.

Un auteur aux dons multiples

Né en 1928 en Iran, Rezvani a toujours vécu en France. Il s'essaie, et réussit, dans la peinture, dans la chanson. Puis, il y a une dizaine d'années, vient le roman : les critiques – et de nombreux lecteurs – découvrent un accent nouveau, un lyrisme et une vigueur tout particuliers dans les années-lumières, les années-Lula, les Américanoïques... En 1971, c'est la révélation

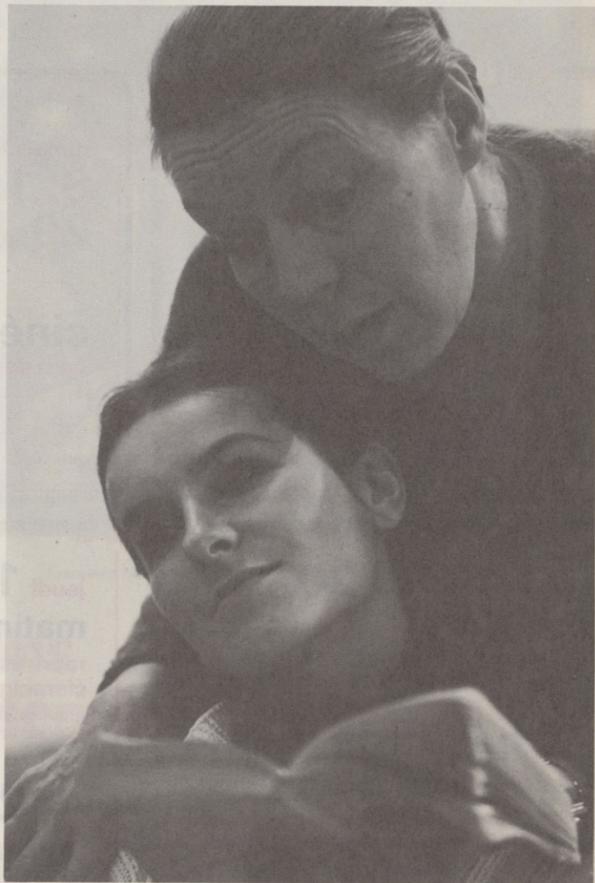


Photo Alain Fonteray

MAISON DE LA CULTURE GRENOBLE

arts plastiques

à partir du 7
**le désespoir
du peintre**
exposition de groupe

à partir du 7
andré menguy

cinéma

dimanche 1 à 15 h 30
8, 15, 22
29 à 17 h

cinémathèque
(voir dépliant spécial)

prix unique : 4 F

merc. 11, ven. 13,
merc. 25, jeudi 26

à 18 h 30 et 20 h 45 (petite salle)

cycle sur
l'africain noir

(voir dépliant spécial)

adhérents : 6 F - non-adhérents : 8 F

samedi 14 à 14 h 30, 17 h
et 20 h 45 (petite salle)

film d'actualité

adhérents : 6 F - non-adhérents : 8 F

sam. 28 à 17 h
et 20 h 45 (petite salle)

film invisible

adhérents : 6 F - non-adhérents : 8 F

danse

merc. 18, ven. 20,
24 à 20 h 45,
s. 21 à 19 h 30 (théâtre mob.)

le ballet de poche
4 créations

chorégraphies de christine conti, katsushi izumi et brigitte réal sur des musiques de bach, stockhausen et du groupe malicorne

adhérents : 11 F - non-adhérents : 20 F
jeunes adhérents de - de 21 ans : 8 F

jeudi 19 et ven. 20 à 14 h 30
matinées scolaires

reprises : pernette, polylogue, claranight, miniatures

groupes scolaires : 6 F
adhérents : 11 F - non-adhérents : 20 F

dim. 22 de 15 h à 19 h
animation

(cours public, répétition, entretien)
entrée libre

littérature

dans le cadre de la quinzaine de la lecture

du mar. 17 au sam. 21
stage de sensibilisation à
la lecture à haute voix
(sur inscription)

s. 28 à 14 h 30 (petite salle)

**la signification de la
lecture aujourd'hui**

avec robert escarpit (sous réserve)
entrée libre

lectures publiques

les éditions de la maison de la culture

mardi 24 à 18 h 30 : la ville
mercredi 25 à 18 h 30 : la mort
j. 26 à 18 h 30 : poètes engagés sud-africains

entrée libre
vendredi 27 à 18 h 30 : la ville
samedi 28 à 17 h : la mort
dim. 29 à 15 h 30 : poètes engagés sud-africains

musique

samedi 7 à 18 h 30
dim. 8 à 15 h (petite salle)

jeune musique

**bernard
commandeur,** piano

œuvres de rameau, beethoven,
debussy, j.-richer, liszt,
messiaen

adhérents : 6 F - non-adhérents : 8 F

vendredi 27 à 20 h 45
dimanche 29 à 15 h
(grande salle)

production de l'opéra de lyon

rigoletto

opéra en 3 actes de giuseppe verdi
livret de piave d'après victor hugo

mise en scène : ernst poettgen
décors et costumes : jacques rapp
direction musicale : sylvain cambrelaing
orchestre de lyon

adhérents : 15 F - non-adhérents : 25 F

sciences

jusqu'au 15

exposition

**léonard
de vinci**

inventeur, peintre, chercheur

jeudi 5 à 20 h 45
(petite salle)

entrée libre

cycle sur l'aménagement
de la montagne

**une expérience d'aide
architecturale dans le
parc national
régional du vercors**

débat mené par des architectes : jean-marie barnier, hervé grandadam, robert reynier

sciences sociales

vendredi 6 à 20 h 45
(petite salle)

**sécurité sociale :
un financement
impossible ?**

entrée libre

mar 17, mer. 18
à 20 h 45, jeudi 19
à 19 h 30 (grande salle)

catherine

adaptation et mise en scène
d'antoine vitez d'après
« les cloches de bâte » d'aragon

adhérents : 11 F - non-adhérents : 20 F

théâtre

théâtre ouvert à grenoble

ven. 20 à 20 h 45
samedi 21 à 19 h 30
(petite salle)

**le palais
d'hiver**

de rezvani
mise en espace de daniel mesguich

adhérents et jeunes de - 21 ans : 11 F
non-adhérents : 20 F

samedi 21
à 17 h (petite salle)

dans le cadre du
« gueuloir »

**lecture d'une
pièce inédite**

avec la participation
du centre dramatique
national des alpes

entrée libre

variétés

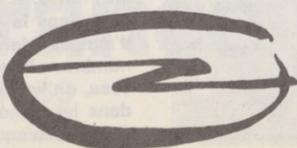
mar. 3, merc. 4,
ven. 6 à 20 h 45,
jeudi 5 à 19 h 30 (grande salle)

**ballet populaire
de la
côte d'ivoire**

« les compagnons d'akati »

adhérents : 11 F - non-adhérents : 20 F

FEVRIER 1976



vie de la maison

mardi 3 à 18 h 30
samedi 7 à 17 h

relais information

Décentralisation

Une veillée espagnole avec Francisco Montaner

J'ai eu la chance d'accompagner Francisco Montaner et Nino Gema pour une animation à la Maison des Jeunes et de la Culture de Saint-Marcellin et ce fut une excellente soirée.

Pourtant au départ, rien ne le laissait prévoir ; il semblait même que tout démarrait mal. Jugez-en plutôt : 50 km en voiture, dans la nuit, la pluie et le brouillard, ce n'est pas très gai ! C'est la première fois que je rencontre Francisco et il m'intimide. Je le sens crispé au volant, bougonnant contre les camions trop lents, inquiet d'être en retard, contrarié que l'on n'ait pas prévu un matériel de sono. Sur la banquette arrière, Nino dort du sommeil du juste. Francisco ouvre la radio, ce qui limite la conversation ; il est question de l'agonie de Franco, de l'avenir du régime espagnol... et Francisco coupe brutalement le poste. Je l'interroge sur le contenu de son animation : que compte-t-il chanter ce soir ? adapte-t-il son intervention au public ?... Mais je sens qu'il n'a pas envie de parler, et le silence s'installe à nouveau, jusqu'au réveil de Nino à l'entrée de Saint-Marcellin.

Nous sommes invités à dîner chez un « relais » et tournons en rond pour trouver sa maison : il s'avère que je ne suis pas douée pour suivre le plan que j'ai en main ; pour un peu, nous nous retrouvons sur la route de Grenoble !

Et voilà que tout change : accueil chaleureux chez notre relais ; finis la pluie, le froid, la nuit ; on mange, on boit, on fait connaissance ; Francisco se déride ; Nino plaisante ; le moral remonte... et en route pour la M.J.C.

Là aussi, accueil sympathique. Tout est prêt pour notre arrivée ; les sièges sont sagement rangés autour d'une petite estrade, mais Francisco trouve que c'est trop solennel ; il propose de se transporter dans une salle du premier étage, plus chaude, plus intime, récemment remise à neuf par un groupe de jeunes. Joyeux brouhaha : les uns s'assoient par terre, les autres transportent leurs chaises ; les responsables de la M.J.C. ne semblent pas trop déçus par ce changement de dernière minute... et la soirée commence avec 45 personnes, essentiellement jeunes, dont une quinzaine de pensionnaires du lycée. Peu d'Espagnols, malheureusement !

Francisco, d'emblée, précise qu'il n'est pas là pour donner un récital (les conditions ne s'y prêtent d'ailleurs pas), mais qu'il est heureux d'animer une veillée de poésie espagnole, à laquelle il souhaite que tous participent activement.

Et il se met à chanter : Alberti, Machado, Neruda, Lorca, Nicolas Guillen... Je suis d'emblée prise sous le charme. Je ne connais pas l'espagnol, et pourtant je n'ai pas de difficulté à suivre, car Francisco présente brièvement chaque chanson, traduit quelques phrases-clé, et, la musique aidant, cela suffit pour comprendre. Il nous entraîne à chanter certains refrains avec lui.

J'admire la parfaite connivence entre Francisco et Nino, leur pouvoir de communication, leur joie, très visible de chanter et de jouer ce qu'ils aiment, la richesse et la diversité des musiques, parfaitement adaptées aux textes, et enfin la virtuosité de Nino à la guitare.

Après une pause, où les langues se délient un peu, et où l'on fait honneur aux boissons préparées par la M.J.C., la soirée se poursuit tard dans la nuit.

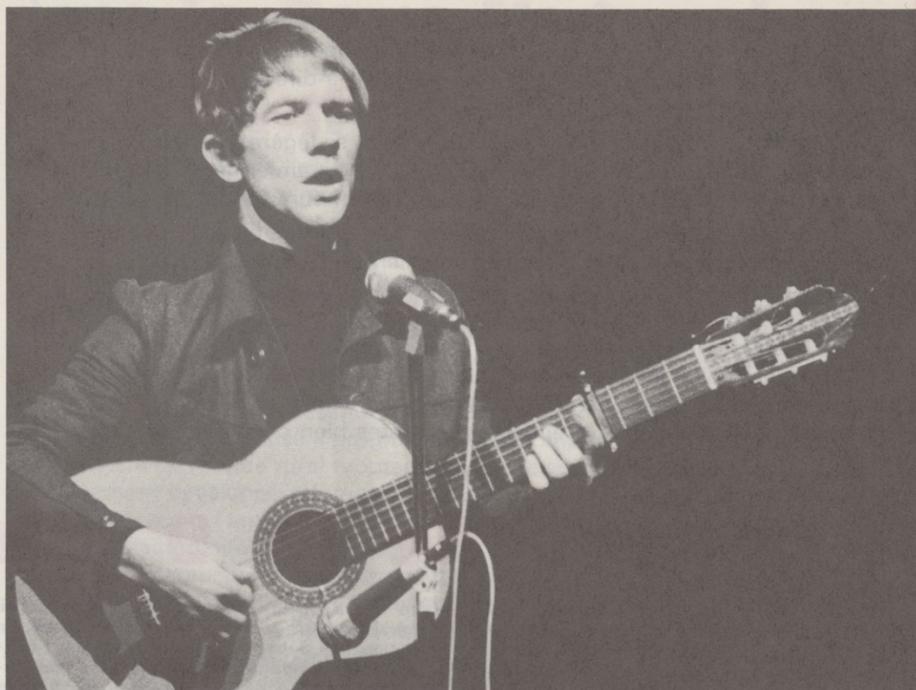
Cette deuxième partie permet de discuter et d'aborder les questions les plus diverses sur la musique, l'Espagne, qui est d'actualité, le métier d'artiste, le show-business, ... et même la Maison de la Culture, le pourquoi de ces animations, et enfin l'avenir, actuellement en péril, de la M.J.C. de Saint-Marcellin. Peu de questions sur les poètes eux-mêmes et leurs œuvres à la différence de certaines animations dans des classes de lycées ou de collèges.

Après le dernier « pot » de l'amitié, nous voilà à nouveau sur la route, dans le froid, le brouillard et la pluie. Mais, chose curieuse, nous n'y prêtons plus attention. Nous sommes fatigués, mais heureux. Francisco est maintenant décontracté au volant et il ne m'intimide plus ; Nino n'arrête pas de plaisanter. A demi-somnolente, je rêve d'autres veillées, d'autres animations. Je les voudrais toutes aussi réussies et je cherche les conditions qui doivent être réunies pour y parvenir. Il m'apparaît que la responsabilité est nécessairement partagée :

- responsabilité des artistes : non seulement leur compétence, mais aussi leur désir de contact, leur volonté de briser la distance qui existe habituellement entre eux et le public ;
- responsabilité de la collectivité, qui reçoit l'animation : qualité de l'accueil et de l'écoute, préparation (locaux, affiches, information), participation active ;
- enfin, responsabilité de la Maison de la Culture dans l'organisation de la décentralisation, dans les contacts préalables, dans la présence d'un animateur, qui doit jouer le rôle de médiateur.

Mon rêve est interrompu par l'arrivée à Grenoble. 1 h 30 du matin... Bonne nuit Francisco et Nino ! et à demain, pour de nouvelles animations !

P.J.



Francisco Montaner.

24 animations avec Francisco Montaner

Du 18 novembre au 12 décembre, 24 animations avec F. Montaner ont réuni environ 1500 personnes.

M.J.C. de St-Marcellin, M.J.C. de St-Egrève, M.J.C. de Charvieu, M.J.C. de Rives, Foyer des jeunes de Gillonnay, Bibliothèque d'Echirolles, Collège Agricole de Voiron, C.E.G. de Mens, Lycée Jean-Bart Grenoble, Lycée Stendhal Grenoble, Lycée Mounier Grenoble, Lycée des Eaux-Clares Grenoble, C.E.S. Fernand-Léger St-Martin-d'Hères, C.E.S. 1 Echirolles, Lycée climatique de Villard-de-Lans, C.E.S. Jules-Vallès Fontaine, C.E.S. Henri-Wallon St-Martin-d'Hères, Lycée P.-Dubois Seyssinet, Résidence Pierre-Blanche Voiron, Collège Ste-Cécile La Côte-St-André, C.E.S. Jean-Vilar Echirolles, Collège Rondeau-Boisfleury, I.T.E.C. La Tronche, Animation midi-14 h Salle des Concerts.



Au pays de l'or blanc

33 animations avec les comédiens de la C^{ie} Daniel Bazilier

A l'occasion du spectacle « Au pays de l'or blanc » (du 24 au 27 novembre), 33 animations ont réuni environ 2000 jeunes.

Lycée de St-Marcellin (2), Lycée de Pont-de-Beauvoisin (2), Ecole de Charvieu (2), Ecole Jules-Ferry à Grenoble, Ecole de Montbonnot, C.E.S. de Voiron, Institution Montgontier à la Côte-St-André (2), Centre Social de Prédieu à St-Egrève, C.E.S. de St-Ismier (2), Ecole et C.E.G. de Pont-en-Royans (2), Ecole de La Monta, C.E.S. Jules-Vallès à Fontaine, Ecole de Vaulnaveys-le-Bas, M.J.C. de St-Martin-d'Hères village, F.J.E.P. de St-Martin-d'Hères, C.E.S. Charles Munch (Grenoble), C.E.S. Pablo-Picasso à Echirolles (4), C.E.G. de Mens, Ecole de Venon, Ecole Marcel-Cachin à Echirolles, Ecole du Village Olympique (Grenoble), M.J.C. de Meylan (2), Lycée Fantin-Latour (Grenoble).

Photos Jo Génovèse.

A propos de "Djebelle, la nuit des sources"

Nous avons lu avec beaucoup d'intérêt le bilan que vous présentez dans « Rouge et Noir » (n° de décembre 1975) de l'action de décentralisation de la Maison de la Culture durant la saison 1974-1975.

Nous avons été très surpris de ne pas voir figurer dans ce bilan les 15 représentations de « Djebelle, la nuit des sources » que le Théâtre-Action et la Maison de la Culture ont données en collaboration à la M.J.C. Prémol, ceci en direction de 6 000 enfants du département et de l'agglomération. De même que ne sont pas nommées les nombreuses animations d'expression (plus de 30) réalisées dans les écoles et les C.E.S. de l'agglomération, à la suite de la présentation du spectacle.

Nous sommes bien conscients qu'il est difficile dans ce genre de bilan de nommer tout ce qui a été fait. Mais il nous semble que cette collaboration entre nos deux institutions mérite d'être citée. D'autant plus que, comme l'ont montré le bilan réalisé en commun par nos deux équipes avec les enseignants et les nombreux témoignages recueillis, spectacle et animations ont reçu le succès le plus vif de la part des enfants, des éducateurs (instituteurs, professeurs, etc.) et de la population.

R. SCANT, F. GARNIER (Théâtre-Action).

J'ai bien reçu votre lettre du 12 décembre concernant l'article paru dans « Rouge et Noir » sur les activités de décentralisation de la Maison de la Culture.

Cet article n'avait pas pour but de présenter le bilan détaillé de la saison 1974-1975. Il voulait simplement situer l'importance que nous attachons à ces activités « hors les murs », que beaucoup ignorent ; c'est pourquoi j'ai simplement cité globalement leur nombre (99 représentations de spectacles et 243 animations), dans lequel sont bien entendu comprises les 15 représentations de votre spectacle « Djebelle, la nuit des sources » et les animations réalisées dans les écoles et C.E.S. de l'agglomération par Théâtre-Action à propos de ce spectacle.

Je n'ai mentionné qu'à titre d'exemples quelques opérations de longue durée, celles notamment menées avec René Quillet et Univers Enfants, parce qu'elles se sont déroulées dans l'ensemble du département, dans des communes extérieures à l'agglomération, donc en direction d'un public qui, du fait de son éloignement de Grenoble est particulièrement défavorisé sur le plan culturel.

Paule JUILLARD,
Secrétaire Générale.

Le désespoir du peintre

Le titre de l'exposition peut être pris selon deux acceptions différentes. Il évoque en effet :

1) le marasme où se trouvent de jeunes peintres pris dans l'engrenage de la nouveauté à tout prix, d'autant plus que la compétition se situe maintenant dans les raffinements du « second degré », c'est-à-dire dans la distance prise par l'artiste envers sa propre création.

2) la petite fleur printanière, insaisissable dans sa légèreté, symbole de la difficulté à peindre la réalité, emblème du plus naïf « premier degré », et en même temps souvenir d'un temps où la peinture était heureuse...

Il faut noter que cette « détente » semble s'être effectuée, chez la plupart des peintres présentés, par le recours à des manières anciennes, le plus souvent antérieures à l'impressionnisme. Le reproche le plus souvent entendu est celui de faire de la peinture de musée. Il est indiscutable que les natures mortes de Gérardiaz évoquent les élégances du XVIII^e, les mises en scènes de Governatori ou de Caballero le plus fougueux romantisme. Moskovtchenko on le sait a fait souvent référence aux graveurs préromantiques. Quant à Theimer il flirte ouvertement avec trois ou quatre écoles paysagistes bien caractérisées. Quelques-

uns ne sont pas tellement conscients de ces influences, d'autres les utilisent au contraire avec une certaine complaisance. L'important est qu'ils y trouvent le libre exercice de leur « art », par le moyen d'un cadre strict, l'aisance grâce à un métier périlleux, la communication par le canal de multiples significations.

Il semble que ces jeunes peintres aient voulu assumer à nouveau toutes les difficultés du métier pour renouer avec un discours interrompu depuis l'irruption de la peinture claire en 1874. Le versant de l'ombre, le côté secret de la peinture dont les racines plongent dans le fonds culturel européen, est de nouveau parcouru. Les impressionnistes sont bas de plafond, disait Odilon Redon. Tout au moins voguaient-ils en surface, indifférents aux remous des profondeurs, et puis un jour leurs successeurs n'ont plus parlé que d'eux-mêmes.

Il est probable que cette exposition libérera quelques jeunes créateurs du service monotone dans une avant-garde où l'on ne guette plus que son ombre. Ils reprendront un chemin si souvent parcouru mais jamais abouti, celui de la rencontre avec le monde.

Jean POUCKET.

A propos de la 9^e Biennale de Paris

AU moment où les autres Biennales dans le monde - Sao Paulo, Venise, Cracovie - marquent le pas ou s'interrogent sur le jeu stérile qui consiste à dresser les jeunes artistes les uns contre les autres, à les sélectionner comme dans des haras, et, ce faisant, à alimenter les combinaisons du marché de l'art, la Biennale de Paris, imperturbable, continue de croire qu'il existe, en 1975 encore, une telle chose que « l'avant-garde », avec des courants qu'elle aurait pour mission de définir et des représentants qu'elle aurait pour but de dénicher. Pour l'avoir cru trop longtemps, elle connaît cette année l'échec...

A première vue, c'est la copie de la Biennale 73 : les mêmes choses s'y retrouvent aux mêmes endroits et l'impression de déjà vu va jusqu'au malaise, ou à la cocasserie...

Tout se passe comme si les envois avaient été sélectionnés en fonction de rubriques a priori, esquissées dès la VII^e Biennale et institutionnalisées dès la VIII^e : une section travestis et exhibitionnistes, une section bricoleurs en tout genre, une section kitsch et fanfreluches, une section peinture-peinture.

Le mythe du dernier tableau

Voyons donc cette peinture-peinture, décidément nommée par antiphrase. On veut

faire croire qu'après la vague de l'anti-art, il s'agirait là de la renaissance de la peinture. En fait, une fois débarrassée de l'amphigouri critique qui l'accompagne, et pour qui veut bien ouvrir enfin une bonne fois les yeux, toute cette mercurerie de calicots, batiks et toiles écruées ne montre qu'impuissance à peindre, maladresse, ennui mortel et, plus banalement, laideur extrême.

Dans cet engouement pour une peinture dite « fondamentale », minimale, post ou hyperminimale, dans ce mirage d'une « peinture-peinture » qui atteindrait son essence dans l'espace de son redoublement, comme le mystique atteint son Dieu à force de litanies, je vois à l'œuvre deux des grandes mystifications de notre temps. La simplification d'abord des moyens. Tous ces peintres qui, à la suite de Matisse, prétendent simplifier la peinture me semblent la proie d'une même illusion que ces pauvres paysans qui troquent leur vieux buffet de chêne contre un placard en formica sous prétexte de se simplifier la vie. On ne simplifie pas la vie, on l'appauvrit, jusqu'au point où elle ne vaut plus d'être vécue. Et, il en va de la qualité de la « peinture » comme de la qualité de la vie aujourd'hui : plus on en parle et moins elle est là ; peinture arasée, peinture dévastée, peinture désolée, peinture qui, à force d'économiser ses moyens avec l'âpreté d'un avare, est morte sans avoir joui de ses trésors. C'est ensuite le mirage du « dernier tableau » : chaque soir la peinture

mourrait d'avoir épuisé le champ du possible, chaque matin, elle renaîtrait de n'avoir pas dit l'essentiel. Poussant ce nouveau rocher de Sisyphe, c'était avant-hier Malevitch, c'était hier Reinhardt. Aujourd'hui, c'est X, Y ou Z qui, chaque jour, pénètre dans son atelier et se dit in petto : « Aujourd'hui, je vais peindre mon dernier tableau... ». Imposture de mystique en chômage.

L'institutionnalisation des modèles

Ce à quoi l'on assiste, c'est à une institutionnalisation accélérée des modèles proposés par la nouvelle avant-garde. D'un côté, pas de jeune étudiant d'école des Beaux-Arts, de Marseille à Lille et de Bordeaux à Strasbourg qui, aujourd'hui, rassemblant ses souvenirs de loupveteau, ne fasse ses exercices de nœuds et d'épissures à la Viallat ou ne s'entaille le corps à la Gina Pane. D'un autre côté, voici quatre ans, six pour certains, que siègent au jury de la Biennale les mêmes personnes et qu'est ainsi dévolu au même petit groupe le privilège exorbitant de décider du sens de l'art actuel. Les conditions sont ainsi réunies pour que la machine tourne en circuit clos ; institutions publiques et galeries privées proposent des modèles ; les revues les colportent ; les artistes s'en inspirent ; envoient des dossiers de leurs travaux aux membres du

jury, qui se trouvent être les mêmes qui dirigent les institutions, conseillent les galeries et écrivent dans les revues susnommées ; ces membres retiennent les dossiers en raison de leur conformité aux modèles proposés. Voilà qui évoque une Mafia, avec ses parrains et ses pauvres cousins de province. Avec, aussi, ses victimes.

Car il serait dangereux et malhonnête de croire que la création contemporaine chez les jeunes artistes se résume à cela. De plus en plus nombreux sont-ils à ne plus lire les revues, à ne plus fréquenter les manifestations internationales de l'avant-garde, à ne pas envoyer de dossiers aux Biennales. Ce sont évidemment les plus difficiles à dénicher, et à faire sortir de leur solitude. Ce n'est cependant pas impossible ; il suffit de visiter les ateliers.

On peut se demander alors si, au lieu de montrer pour la nième fois les petits malins qui sont toujours dans le coup, le courage n'aurait pas été de montrer cette fois ces oubliés, ces naïfs, ces jeunes cons, ces laissés-pour-compte, et parmi eux, tous ces jeunes artistes qui se remettent à la peinture ou qui n'ont pas cessé d'en faire, en toute lucidité, et qui annoncent qu'après le temps ingrat des théoriciens sans pratique va venir le temps des praticiens sans théorie, heureux de manier un pinceau sans éprouver le besoin de se justifier...

Jean CLAIR.

(Extrait du « Quotidien de Paris », 25 septembre 1975.)

Le temps de la contre-réforme ?

Duchamp les appelait « les intoxiqués de la térébenthine ».

Eux : les peintres du rétinien, les passionnés de la touche, les assoiffés de la petite sensation.

Il les accusait d'avoir abêti la peinture.

Il voulait que celle-ci s'engageât dans sa Réforme, qu'elle revînt à sa pureté, à son intelligence premières.

En son temps, Duchamp avait raison.

On sait pourtant ce qu'il advint de ce désir de Réforme lorsque, après lui, elle fut menée par des théoriciens sans humour et par des peintres sans génie.

Si le temps était venu de la Contre-Réforme ?

D'une peinture à nouveau plus soucieuse de convaincre par la belle rhétorique des formes que par l'illustration décharnée des théories, plus désireuse de parcourir les chemins de la sensibilité que les méandres d'un douteux savoir, et impatiente enfin de se livrer aux voluptés de l'œil, après tant de puritanisme.

On a proposé de baptiser cette exposition : « Les plaisirs de peindre, ou les 32 postures de la rétine ».

Soyons modestes : en attendant des temps plus sûrs d'eux-mêmes, on la baptisera du nom d'une fleur printanière :

« Le désespoir du peintre ».

Jean CLAIR.



Œuvre de Yvan Theimer.

Petite chronique des arts plastiques

Depuis la parution d'un article parlant d'une prise de position figurative dans les Arts Plastiques de la Maison de la Culture de Grenoble, je reçois un abondant et chaleureux courrier. J'ai eu l'espoir d'y découvrir un peintre du dimanche naïf et « émerveillant » qui peindrait pour le plaisir à l'abri des mondes et des références, mais, mes correspondants sont davantage des amateurs d'une peinture qui « ressemble à quelque chose » ou des « faiseurs de cartes postales à la main ».

Je leur conseille donc de lire ci-dessus l'article de Jean Clair au sujet de la 9^e Biennale de Paris, car c'est en riposte à cet Art, support de l'intellect, véhicule d'un concept, d'une dialectique, d'un regard critique-politique-économique, desséché et complètement récupéré, que nous présentons l'exposition : « Le désespoir du peintre ».

Quinze peintres y participent qui ont en commun le grand mérite de peindre et de dessiner.

Bien sûr, on peut se demander pourquoi cette jeune peinture se nourrit tellement de la tradition classique, et si l'Art d'aujourd'hui, qui a tant de mal à se renouveler, n'est pas comme le miroir d'une civilisation qui tente vainement d'échapper à la contemplation narcissique de son passé pour se tourner vers une vie imaginée à partir du présent.

LA VIE EST A REINVENTER

On la réinvente. Quelque part, quelques jeunes marginaux aux Etats-Unis recréent une architecture avec la plus grande liberté d'esprit. Ils utilisent les ressources naturelles et le rêve. On souhaiterait que les effets se propagent jusqu'ici et que toute une génération tâtonnante se libère de ce qui la contraint encore.

On peut voir cette exposition actuellement au Musée des Arts Décoratifs de Paris, et ici peut-être l'année prochaine.

M.C.

d'André Mengui

Antibes, un saurien du Crétacé s'est réveillé. Il dormait depuis des millions d'années. Importuné par les compresseurs et les bulls de la spéculation immobilière, il a ouvert un œil, puis à la faveur d'une nuit sans lune, il s'est décollé de la gangue de boue durcie où il ne bougeait plus depuis si longtemps et il s'est enfui avec une culotte de femme.

Je pourrais continuer ainsi sur un mode amical et déluré à parler de ces images peintes. Mais malgré leur humour apparent, j'y vois au contraire un « témoignage » d'un sérieux quasi scientifique. Ces images sont des ponctions faites à même la partie archaïque d'une cervelle humaine. Elles ont été refusées puis enfouies loin du néo-cortex par l'homme « civilisé » (qui aujourd'hui accepte presque de descendre du singe mais ne se reconnaît pas encore saurien rhinocéros, pine-à-pattes, amibe, etc.) et pêchées par un manieur de pinceaux qui n'a pas eu peur de peindre ce qu'il voyait dans le clair-obscur de cette partie fossile de sa cervelle.

Voilà pourquoi ces images uniques n'ont même pas l'apprêt du rêve. Ces images ne sont pas non plus des cauchemars, elles nous sont livrées avec la simplicité d'une évidence biologique.

Ce qu'a peint Mengui est antérieur à toutes les peintures rupestres - attention ! - nous sommes devant l'art du Crétacé, nous voilà tout simplement mis en face des souvenirs portés par l'Espèce. Et ces souvenirs ressemblent étrangement à l'avenir qui nous est promis. Les forces anesthésiantes de l'entropie ont refermé la boucle.

Quelque part une maille a filé et tout le tissu s'est défait. Nous assistons ici à la chute libre de l'histoire. Voyez comme elle est partie à rebours. En l'espace de quelques images, nous avons sombré dans les marécages antédiluviens. Les hommes sont redevenus sauriens : il a donc été inutile de lutter avec notre intelligence, notre foi, puisque les armes créées par nos scientifiques ont enfin parlé. L'humanité a chuté de quelque cinq cents millions d'années. Ça y est, la bête-casquée a fait sombrer la planète dans le conte de fée pour fous. La terre et le ciel se confondent dans la poussière rose du désastre. Enfin ! tout ce qui en a réchappé, et aspire encore à vivre, peut se reposer d'une tension devenue à la longue insupportable. Fini, il ne reste aux monstres ressurgis de la nuit parfumée d'a.d.n. qu'à se couvrir de carapaces et ainsi blindés, attendre en fôlâtrant parmi les ruines. Et ces monstres, c'est nous. Ne vous reconnaissez-vous pas ?

REZVANI, déc. 73.

(Texte paru dans « Opus inter », juillet 1974, n° 51.)



Photo Sabine Weiss

jeune musique

Bernard Commandeur, piano

Né à Grenoble, Bernard Commandeur entre à 12 ans dans la classe de piano de David Goldenberg. Il obtient à 19 ans un 1^{er} prix de piano à l'unanimité, un 1^{er} prix de musique de chambre, ainsi que diverses récompenses en solfège, contrepoint et histoire de la musique. En 1968, il sort de l'Ecole Normale de Musique à Paris avec une licence d'Enseignement de Piano (classe de Mme Bascourret de Guéraldi), puis devient l'élève au Conservatoire National Supérieur de Aldo Ciccolini, dans la classe duquel il obtient un deuxième prix. Reçu au diplôme d'état de professeur de piano, il obtient encore au Conservatoire un premier prix à l'unanimité en musique de chambre. Parallèlement, il poursuit des études de philosophie, et obtient une licence à Nanterre en 1975. Depuis trois ans, il enseigne le piano au Conservatoire national de Région de Douai, et travaille la direction d'orchestre avec Pierre Dervaux.

Au programme

Les tendres plaintes (Rameau); Sonate op. 109 en mi majeur (Beethoven); Trois préludes (Debussy); Les sons et les parfums tournent dans l'air du soir, La terrasse des audiences au clair de lune, Ménestrels; Musique mobile (Jeannine Richer); Valse, Impromptu (Liszt); Noël (extrait des « Vingt regards sur l'Enfant-Jésus ») (Messiaen).

Jeannine Richer a fait des études musicales traditionnelles aux Conservatoires de Rouen et de Paris avant de rencontrer Max Deutsch qui lui a révélé l'Ecole viennoise. Cette rencontre a été décisive, et a provoqué l'éclosion de plusieurs œuvres. Assistante de M. Deutsch, Jeannine Richer est aussi professeur à l'Ecole Normale de Musique. « Musique mobile » (1970), sera joué pour la première fois à Grenoble. L'auteur commente ainsi son œuvre : « Diogène. Dans son regard fermé, le mot "pensée" s'est éteint définitivement. La rotation possible d'une partie d'un dessin autour de lui-même a provoqué l'organisation de l'œuvre. Les "déplacements" et "rattachements" évoluent autour d'un élément stable et instituent ainsi les élans de révolte, de refus, d'espoir, d'inquiétude, de soumission, de souvenirs, qui se brisent dans l'agonie de l'être, entrecoupés de retours à l'inconscience et implacablement freinés par le ralentissement de la vie jusqu'aux dernières pulsations. »

d'aide architecturale dans le Parc Naturel Régional du Vercors

Périodiquement, avant l'ouverture de la saison blanche, les chroniques vantent les grands aménagements de la montagne. Une fraction du domaine montagnard devient le terrain d'affrontement de différentes théories où nous voyons se succéder les générations de stations en site vierge, les stades de neige ou les stations de moyenne montagne.

Pendant ce temps, un processus de détérioration des sites se poursuit sur l'ensemble de la montagne, mobilisant l'effort d'organismes tels que le Parc Naturel Régional du Vercors dont la volonté est de tenter de maîtriser ce phénomène.

A quoi peut-on attribuer la destruction des sites ?

Depuis de nombreuses décennies un mouvement d'exode rural provoqué par l'attrait du monde industrialisé a progressivement rompu l'équilibre issu de l'économie très modeste du monde rural montagnard. En revanche le monde urbain s'est considérablement développé affirmant son ingérence dans le milieu rural par le transfert de ses mœurs, l'implantation des modèles de construction et l'oubli des valeurs naturelles élémentaires. Dans ce contexte l'évolution de la technologie, la mécanisation, le développement des moyens de construction et de production accélèrent de façon considérable la transformation des sites et bien souvent leur mutilation.

L'aide architecturale conduit son action dans une situation socio-économique en constante évolution. Son objectif est de promouvoir un développement harmonieux du cadre bâti en précisant les critères qu'il faut prendre en considération.

Les constructions qui constituent des éléments de nos paysages doivent être conçues en considérant leur environnement, cette démarche a fait naître la notion d'intégration au site. Que représente cette notion ?

Nous constatons tous l'harmonie des paysages où s'inscrivent avec bonheur les constructions anciennes. Nos ancêtres avaient-ils tant de sensibilité pour modeler les sites bâtis qui nous émerveillent ?

Toutes nos considérations esthétiques si préoccupantes de nos jours et si mal assurées, n'étaient pas pour eux leur préoccupation essentielle. Plus près des choses de la nature et des fonctions, limités en moyens techniques, économiques, conduits par une tradition orientée vers l'emploi des ressources locales, les anciens ont

construit patiemment des environnements qui nous tranquilisent et nous passionnent.

Cet échiquier de nos jours est renversé et l'encadrement artificiel, figuré par l'aide architecturale, serait voué à l'échec si son action se réfugiait dans les tentatives de plagiat du monde ancien. Il y a certes des leçons à tirer des vieilles pierres, beaucoup de modestie et de réalisme qui fait parfois défaut dans les constructions contemporaines.

Mais il convient de faire prendre conscience avant tout des véritables besoins, de ne pas laisser construire n'importe quoi n'importe où et au détriment des activités locales. Le patrimoine futur doit accompagner le développement économique en évitant la destruction du caractère des régions. Dans son action l'aide architecturale ne doit pas être ressentie comme une contrainte nuisible mais comme l'accompagnement d'une évolution qui écartera les images fantaisistes, vaniteuses ou individualistes du cadre bâti de demain, et dénoncera le plagiat naïf des époques révolues. Son objet n'est pas de créer la multiplication monotone de modèles mais au contraire de faire renaître une vraie qualité de l'architecture issue des choix réalistes de notre temps.

Jean-Marie BARNIER, Hervé GRANDADAM, ROBERT REYNIER.

confiance dauphiné distribution

A SAINT-MARTIN-D'HERES - 27, rue du Béal
Tél. 25-26-30

libre service
de gros 1300 M²

Produits conditionnés pour Comités d'entreprise - Collectivités
Restauration - Commerçants - Artisans - Etc

ALIMENTAIRE - BRASSERIE - PRODUITS FRAIS - SURGELES
Possibilités de livraison

Cash-Test en vue de l'ouverture d'un Libre-Service de gros
13 000 m² à Brignoud en MAI 1976

Bureau de gestion financière, fiscale et juridique à votre disposition

A Grenoble

du 17 au 29 février

Lire aujourd'hui

Il s'agit d'une quinzaine consacrée aux problèmes du livre et de la lecture, organisée à la demande de la ville de Grenoble, sous l'égide du Service d'Intervention Culturelle, avec le concours des Bibliothèques de Grenoble, du Centre Dramatique National des Alpes, de la Maison de la Culture, du Centre Culturel et Cinématographique, de l'Association des Libraires de Grenoble, de l'Animation de Grand'Place, de la Maison pour Tous du Village Olympique, des Francs et Franches Camarades, du C.R.D.P., de l'O.C.E.A.C. et du Lycée Technique Jean-Bart.

Coïncidant avec la création à Grenoble de deux nouvelles bibliothèques municipales (celle de Grand'Place, à Villeneuve 2, et celle de la Maison du Tourisme, au Centre Ville), cette quinzaine a pour objectif, à travers les manifestations diverses et multiples qui la composent, de poser, devant l'opinion, les problèmes rencontrés en France par toutes les professions concernées par la confection et la diffusion du livre ainsi que par la promotion de la lecture : auteurs, imprimeurs, éditeurs, libraires, bibliothécaires, animateurs, enseignants, etc.

Expositions, rencontres-débats, ateliers de lecture, foire aux livres, spectacles et lectures-spectacles sont prévus dans différents équipements de la ville entre le 17 et le 29 février 1976.

Au programme de cette quinzaine

- DES ATELIERS DE LECTURE

Ateliers de sensibilisation à la lecture à haute voix ; **lectures** d'œuvres diverses (romans, poésie, essais, contes, etc.) dans différentes bibliothèques municipales, d'établissements scolaires et de comités d'entreprise (« 16 auteurs, 16 lecteurs, 16 bibliothèques ») ; **découverte** des éditions de la Maison de la Culture (œuvres collectives : « La ville », « La mort », « Poètes engagés d'Afrique du Sud ») ; **lecture d'œuvres théâtrales inédites**, soit par leurs auteurs, soit par des comédiens (il s'agit de la décentralisation à Grenoble du « Gueuloir » organisé au Festival d'Avignon par Lucien Attoun).

- DES EXPOSITIONS

Stands d'éditeurs (sur 5 thèmes : poésie, politique, théâtre, livres pour la jeunesse, éditions des femmes) ; **l'atelier « La Main »** (de la fabrication du papier à la confection du livre) ; **livres pour la jeunesse** ; **la montagne** à travers les livres, d'hier et d'aujourd'hui ; **Bibliothèques** en France et au Danemark.

- **UNE FOIRE AUX LIVRES** sur le thème « Voyages et loisirs ».

- **DES RENCONTRES-DEBATS**, animées par des **éditeurs** (François Maspéro, Jérôme Lindon, Antoine Spire, les Editions des Femmes, Christian Bourgois, Jean Fabre, Ruy-Vidal, etc.), des **écrivains**, des spécialistes des problèmes de la lecture (Georges Jean, Robert Escarpit, Raoul Dubois), des **bibliothécaires** et des **libraires**.

- **DES SPECTACLES DRAMATIQUES** inspirés par des œuvres littéraires :

a) POUR ADOLESCENTS ET ADULTES :

- « Ainsi parlait Zarathoustra », d'après Nietzsche, par André Cazalas.
- « Le songe d'un homme ridicule », d'après Dostoïevsky, par Gabriel Monnet.
- « Héliogabale, l'Anarchiste couronné », d'après Antonin Artaud, par le Théâtre de la Parole (Arsène Richeux).

b) POUR ENFANTS : spectacles réalisés et interprétés par le Centre d'Art et d'Essai du Spectacle pour enfants (direction : Yves Vedrenne), d'après des contes édités par « l'Ecole des Loisirs » : « Borka, l'oie sans plume », « Un sou pour voir », « Jean de la Lune », « Rosette et les 40 voleuses ».

- **DES FILMS**, inspirés par des œuvres littéraires :

- « Les raisins de la colère », de John Ford, d'après le roman de Steinbeck.
- « Le rideau cramoisi », de Melville, d'après la nouvelle de Barbey d'Aurevilly.
- « Mina de Vaughel », de Maurice Barry, Maurice Clavel et Georges Rouquier, d'après la nouvelle de Stendhal.



La bibliothèque de la Maison de la Culture

- **DES VISITES COMMENTEES** de la Section Imprimerie du Lycée technique Jean Bart.

N.B.

- Accès libre et gratuit à toutes les manifestations de « la quinzaine » sauf aux deux représentations de « Zarathoustra ». Pour « l'atelier de sensibilisation à la lecture à haute voix », frais d'inscription : 10 F, pour cinq matinées du 17 au 21, à la Maison de la Culture.

Le Calendrier détaillé de toutes les manifestations de la quinzaine est diffusé par la Maison de la Culture, le Théâtre de Grenoble, les Bibliothèques de Grenoble et de l'Agglomération, le Syndicat d'Initiative et l'Animation Grand'Place.

Des cars gratuits seront mis à la disposition des scolaires pour les visites des expositions de Grand'Place, pour les spectacles pour enfants de la M.J.C. du Village Olympique et pour les visites commentées de la Section Imprimerie du Lycée technique Jean Bart. Les enseignants désireux d'emmener des groupes d'élèves à ces différentes manifestations doivent se faire inscrire auprès de Mlle Tachker (OCEAC), au C.R.D.P. 11, avenue du Général-Champon, tél. 87.77.61, poste 07.

L'animation littéraire et la quinzaine de la lecture 16 auteurs - 16 lecteurs

Pendant la « quinzaine de la lecture », organisée du mardi 17 février au dimanche 29 février, l'animation littéraire propose une opération sur le thème « 16 auteurs, 16 lecteurs, 16 bibliothèques ».

Il s'agit, pendant cette période, de faire découvrir au public de l'agglomération grenobloise un auteur lu à haute voix par un ou deux lecteurs, dans une bibliothèque de quartier.

Parfois l'auteur lui-même sera présent. Ainsi, à la Bibliothèque des Alpes, aura lieu la lecture du livre de S. Morel : « Une certaine victoire ». S. Morel sera là pour discuter avec les auditeurs.

Jean Ph. Simonne sera présent lui aussi à la Bibliothèque Pablo Neruda (Echirolles) lors de la lecture des « Lois de l'été ».

- Bibliothèque Grand'Place : « C'est possible » de Monique Pitton.
- Bibliothèque Mistral : « Les petits enfants du siècle » de C. Rochefort.
- Si vous aimez la science-fiction vous pourrez aller à la Bibliothèque du Village Olympique.
- Vous pourrez aussi vous rendre à la Bibliothèque Malherbe, à Grand Pré Meylan, à Seyssinet.
- Pour les enfants, des lectures sont prévues à la Bibliothèque Hauquelin, Malherbe et Nicolas-Chorier.

Les éditions de la Maison de la Culture

A la Maison de la Culture, les mardi 24, mercredi 25, jeudi 26, vendredi 27 à 18 h 30, samedi 28 à 15 h et dimanche 29 à 15 h 30, auront lieu en salle T.V. des lectures à haute voix.

Nous vous proposons de découvrir les éditions de la Maison de la Culture.

Nous présenterons :

- Le cahier de poésie « Parmi nous » n° 13, consacré aux poètes engagés sud-africains ;

- Ecriture 75 (1) : La ville

- Ecriture 75 (2) : La mort.

L'originalité de ces deux recueils « Ecriture 75 » est de rassembler 15 à 20 écrivains qui ont travaillé à la commande, sur un thème.

Sensibilisation à la lecture

Enfin, parallèlement aux lectures à haute voix, l'animation littéraire organise un stage groupé de sensibilisation à la lecture à haute voix.

Il aura lieu à la Maison de la Culture du mardi 17 février au samedi 21, tous les matins de 9 h 30 à 11 h 30. Il s'adresse aux personnes n'ayant aucune pratique de la lecture à haute voix.

Nous demandons aux participants du stage d'être adhérents à la Maison de la Culture et d'acquiescer un droit d'inscription de 10 F.

Les personnes intéressées sont priées de se faire inscrire auprès de l'Animation littéraire, Maison de la Culture.



Une séance de lecture à haute voix.

(Photos Jo Genève.)

sciences sociales Sécurité Sociale : un financement impossible ?

La Sécurité Sociale est devenue depuis 30 ans un élément-clé de la politique sociale. Moyen de protection sociale, elle a pour objet de protéger les individus contre diverses éventualités qui menacent leur sécurité matérielle, qu'il s'agisse des soins et indemnités en cas de maladie (assurance maladie - maternité), d'assurance-vieillesse, de pensions en cas de décès, d'invalidité et d'incapacité de travailler. Ce faisant, elle procure un certain revenu aux éléments les plus démunis de la population (inactifs, malades, retraités).

Moyen d'égalité sociale, elle corrige les revenus en fonction des besoins par le biais des prestations familiales. L'ampleur et la rapidité de l'essor de ces tâches au cours des dernières années soulèvent des problèmes économiques et financiers dans tous les pays — et singulièrement dans le nôtre où le spectre de sa banqueroute apparaît périodiquement et disparaît tout aussi périodiquement pour revenir ensuite, dès lors que l'effet des rajustements successifs ne se fait plus sentir.

C'est encore le cas aujourd'hui. Pourquoi ? C'est un fait : les charges de la Sécurité Sociale augmentent très vite ; c'en est un autre que le financement ne suit pas. Il augmente moins vite que le revenu national tout en exigeant une part de plus en plus grande de celui-ci.

Or, le financement de la Sécurité Sociale est lié à la situation économique et à une situation de plein emploi. Dès lors que l'une et l'autre se détériorent, il y a une menace de faillite. Comment ? En simplifiant, on peut dire que les sources de financement de la Sécurité Sociale — et surtout celles du régime général des salariés — proviennent d'une part des entreprises (le plus gros morceau), d'autre part des travailleurs (cf. le tableau ci-joint). Si la vie économique du pays traverse une crise, celle-ci se répercute immédiatement sur la Sécurité Sociale du fait de la baisse d'activité des entreprises et du chômage. Bref, aujourd'hui les éléments sont réunis pour que le déficit de celle-ci aille grandissant, d'autant plus que le régime général ne bénéficie pas de financement budgétaire de la part de l'Etat (au contraire de certains régimes spéciaux tels que ceux des agriculteurs, des commerçants-artisans ou des mines — régimes où les subventions comblent un déficit issu de la régression d'activités de ces secteurs et de la baisse concomitante du nombre des travailleurs qu'ils emploient).

D'un autre côté, que les charges de la Sécurité Sociale augmentent, cela signifie que l'institution joue de mieux en mieux son rôle de protection sociale : meilleur niveau de santé de la population, meilleure protection des travailleurs qui ne travaillent plus, ne peuvent plus travailler du fait d'une incapacité temporaire ou définitive. Il ne faut donc pas s'étonner qu'en garantissant la solvabilité du malade, la Sécurité Sociale ait favorisé l'augmentation de la consommation médicale et facilité le développement et le progrès de la thérapeutique, ce qui a entraîné l'accroissement du coût des soins de santé. Le processus fait boule de neige. La santé, la protection sociale coûtent chers. Et le problème est de savoir si on peut laisser les seules entreprises et les seuls salariés assurer leur financement. Et ce, d'autant plus qu'en fin de compte ce sont toujours les travailleurs qui « trinquent », pour la bonne raison que la charge des cotisations incite les entreprises à modifier leur comportement en accélérant la mécanisation et l'automatisation, d'où des pressions nouvelles sur l'emploi. Conséquences : les versements effectués aux institutions de Sécurité Sociale finissent, à plus ou moins long terme, par se répercuter sur les salaires et les prix d'une façon qui en fait supporter la charge réelle aux travailleurs.

Mais l'augmentation des charges de la Sécurité Sociale n'explique pas à elle seule la menace de banqueroute. Il faut ajouter que l'institution fait face à des charges dites indues, mal connues mais dont certaines sont représentées par les transferts effectués du régime général aux régimes spéciaux. Sur celles-ci, il faudra faire le point. Que recouvrent-elles ? Quel est leur montant ? Là, disons que personne n'est d'accord : la CGT l'estime à 22 milliards de francs, le CNPF à 16 milliards, le rapport Grégoire (étude faite à la demande du gouvernement, mais non encore publiée) à 2 milliards. Alors, où est la vérité ? D'autre part, les entreprises doivent à la Sécurité Sociale beaucoup d'argent, dettes constituées par un retard important dans le versement de leurs cotisations, et qui vont s'ag-

La Sécurité Sociale dans les pays européens

	Belgique	Allemagne	France	Italie	Luxembourg	Pays-Bas
Cotisations des employeurs ..	52	50	65	64	43	44
Cotisations des salariés	20	31	15	12	21	32
Cotisations des non-salariés ..	4		8	2	3	7
Taxes et subventions de l'Etat	20	16	10	14	23	7
Revenus et divers	4	3	2	8	10	10

Répartition en p. 100 des ressources de la Sécurité Sociale en 1970 (d'après la commission des Communautés économiques européennes, Direction générale des affaires sociales).

gravant en raison des difficultés de trésorerie que connaissent beaucoup d'entreprises du fait de la récession économique. Enfin, la multiplication des traitements et le coût croissant des soins a augmenté l'activité et les bénéfices des industries pharmaceutiques, sans que la puissance publique se donne les moyens de limiter et de contrôler le profit tiré par celles-ci du développement de la Sécurité Sociale.

Fonctions multiples, financement complexe et précaire, diversité des institutions, caractérisent la Sécurité Sociale. Les implications économiques de ses tâches exigent une adéquation entre ses techniques et ses objectifs de façon à concilier les possibilités économiques et les aspirations sociales de la population, en évitant toutefois de faire en sorte que les choix faits ou à faire retombent sur les plus défavorisés.

Derrière les problèmes de financement, c'est donc la politique de protection sociale qui est en jeu ; d'où la dimension politique évidente de la question, d'où la vivacité des réactions des partenaires sociaux suscitées par les mesures décrétées par le gouvernement de M. Jacques Chirac. Question politique encore que celle de la gestion des Caisse. Jusqu'au printemps 1967, les conseils d'administration de celles-ci se trouvaient sous le contrôle des travailleurs — situation qui ne faisait que continuer la tradition des sociétés d'assurances mutuelles mises en place avant la création de la Sécurité Sociale. Depuis les ordonnances prises par le dernier gouvernement Pompidou, les Caisse sont gérées d'une façon paritaire par les travailleurs et le patronat, ce qui a donné à celui-ci bien souvent une position de force qui limite les possibilités de contrôle et d'action des salariés.

Autre enjeu encore que celui qui tient à l'exercice de la médecine dans notre pays. L'existence de la Sécurité Sociale entraîne des conflits entre les institutions de santé et la collectivité d'une part, et d'autre part les intérêts moraux et matériels des professions médicales. Dernière illustration : le fiasco auquel a abouti la renégociation de la convention entre la Sécurité Sociale et les organisations des médecins.

Le moins que l'on puisse dire, c'est que le problème n'est pas simple. C'est à essayer de débroussailler cet écheveau qu'on s'attachera le 6 février, en espérant pouvoir sortir un peu de la « quadrature du cercle » à laquelle le ministre du Travail compare volontiers les problèmes posés par le financement de la Sécurité Sociale. Pour nous aider dans cette démarche nous avons sollicité diverses personnes qui, par leur travail de recherche ou leur action professionnelle ou sociale, connaissent bien les rouages des institutions de Sécurité Sociale et les enjeux qu'elles représentent. J.L.

avant-projet mars 76

- 2 et 3 : Théâtre (à préciser)
- Sciences : cycle sur la montagne
- 4, 5, 6 : Cabaret
- 6 et 9 : Relais information
- 9 : Débat sur l'Afrique
- 12 : Théâtre Pip Simmons
- 9 au 13 : 5 jours de jazz à Grenoble
- 17, 18, 19 : Musique, 3 jours avec Walter Chodack (piano) et le trio à cordes français
- 16 au 20 : Spectacle pour enfants
- 20 et 27 : Cinéma
- 28 et 30 : Lecture publique
- Exposition : à partir du 18 : Photos du Déclat Club à partir du 26 : L'art brut

vous avez la parole

Félix Blaska : au royaume du rêve ou de l'ennui ?

J'apprécie « Rouge et Noir ». Mais, après avoir vu, hier, les ballets Félix Blaska, je réagis vivement à l'article sur « L'homme aux loups ».

Représenter un rêve sur scène n'a jamais été facile, et quand il s'agit de danser un sujet de psychanalyse, c'est encore plus délicat.

Le résultat : un spectacle où l'on s'ennuie (heureusement, il y a les musiciens, ils sont merveilleux), où les clichés classiques les plus traditionnels alternent avec des symboles qui perdent leur sens pour n'apparaître que grotesques.

Le rêve de l'homme aux loups : « un rêve plus vaste qui est notre histoire à tous » ?

On rêve plutôt du Blaska gai, ironique, tendre, mélancolique, poète, qui sait aussi nous émouvoir et nous faire participer à sa danse...

Quant aux danseurs, ils dansent « L'homme aux loups » d'une manière convaincue. On aimerait parfois voir un ballet qui soit davantage une création collective, expression plus libre de leur personnalité, car on sent une grande richesse chez certains.

Ils sont capables de mieux que « L'homme aux loups ». Blaska aussi.

Elisabeth MOLLE, Villeneuve - Grenoble.

Pour être bien informé sur toutes nos activités
Pour mieux connaître nos objectifs
et nos moyens d'action

abonnez-vous ou faites abonner à Rouge et Noir !

ABONNEMENT A ROUGE ET NOIR

Journal d'Information de la Maison de la Culture de Grenoble

NOM (majuscules)

PRENOM

Adresse très précise

Date Signature

MONTANT A JOINDRE : 8 F

Espèces

C.C.P.

Chèque bancaire

Le présent bulletin est à adresser à la Maison de la Culture - B.P. 507 - 38020 Grenoble Cedex

Avis à nos usagers

● Il est rappelé à nos usagers que les places de spectacles ne peuvent être ni échangées, ni remboursées.

● De plus, nous insistons encore sur le fait que les spectacles commencent à l'heure précise et que pour ne gêner ni le public, ni les artistes, on ne pourra pas admettre les retardataires.

YOGA ET TRADITION

14, rue de l'Ancien-Champ-de-Mars
Grenoble - Tél. 87.68.14

Institut pour l'étude du yoga dans ses relations avec les connaissances traditionnelles de l'Hindouisme et du Bouddhisme.

Instructeur Daniel Telmont, élève de Luigi Ciccione, et qui, en outre, a fait trois séjours d'étude prolongés auprès de gourous hindous et tibétains.

En dehors de l'enseignement des postures de yoga, l'Institut organise des stages sur des aspects particuliers, comme le stage « Danse de l'Inde et Yoga » avec K. Malavika et, d'autre part, collabore à la réception en France de Maîtres hindous et tibétains.

Séances en nombre restreint.
Permanences du mardi au vendredi.
Tél. 87.68.14

DETRAZ-CUIR



SPECIALISTE
Cuir, Daim
Peau retournée
à vos mesures

27 PLACE St-BRUNO - GRENOBLE - face lycée Fanlin Lalour. Tél. 962423

TOUTES REPARATIONS - TRANSFORMATIONS
DEGRAISSAGES - CUIR - DAIM - FOURRURE
Ouvert tous les jours et le dimanche matin

USA l'année du bicentenaire avec

Jeunes sans frontière vous propose :

- des vols spéciaux jeunes à partir de 1050 F
- des vols pour tous à partir de 1550 F
- des séjours des circuits
- des forfaits : location de voiture, camping-car, bons d'hôtel...

Une documentation très complète pour préparer votre voyage vous sera offerte gracieusement à :



16, rue Docteur-Mazet, 38000 GRENOBLE
Tél. 44.36.39 - 44.06.83

Rigoletto : joie et douleur rires et larmes

Dans la mémoire de l'amateur de musique « moyen » (et français), « Rigoletto » évoque le plus souvent un air facile de « Plume au vent » qui serait l'image de la frivolité féminine... Pour ceux qui ne sont pas familiers du répertoire lyrique, rappelons donc brièvement le sujet – beaucoup moins drôle que le titre ne pourrait le laisser supposer – de ce vrai drame romantique dérivé tout droit de l'univers hugolien.

Un bouffon tragique

Le bouffon du duc de Mantoue a une fille très belle, Gilda, dont il cache l'existence aux yeux de tous. Le duc, qui est un libertin coureur de filles, la découvre et l'enlève. Pour se venger, Rigoletto a recours aux services d'un tueur à gages, Sparafucile, et de sa sœur, Maddalena : ils attirent le duc dans une auberge isolée pour l'assassiner. Gilda qui connaît le complot se sacrifie à la place de celui qui l'a séduite et Rigoletto, croyant savourer sa vengeance, découvre avec horreur sa vraie victime.

La source hugolienne

Dans une lettre adressée en 1850 au poète Francesco Maria Piave, qui sera le librettiste de « Rigoletto », Verdi écrit : « J'ai en tête un nouveau sujet qui, si la police veut bien ne pas l'interdire, sera une des plus grandes créations du théâtre moderne. C'est un sujet magnifique, grandiose, qui met en scène un des personnages les plus extraordinaires qui aient jamais été créés au théâtre et dans le monde entier. L'histoire est celle du Roi s'amuse et le personnage, celui de Triboulet. » C'est en effet la pièce de Victor Hugo qui est le point de départ de l'opéra. Quelques années plus tôt, l'adaptation d'Hernani par Piave et Verdi avait donné un premier résultat heureux. Pour satisfaire aux exigences de la « police » – en l'occurrence, la censure autrichienne qui contrôle Venise où l'œuvre sera triomphalement créée en 1851 – quelques transpositions seront nécessaires : le roi François 1^{er} deviendra duc de Mantoue (un roi ne pouvait avoir aussi mauvaise conduite...), Triboulet sera Triboulet puis Rigoletto, supportant dès le titre toute la responsabilité de l'intrigue, etc., changements à vrai dire mineurs qui n'altèrent pas la substance du drame lui-même. Ajoutons qu'une telle adaptation fut non seulement désapprouvée, mais combattue par Victor Hugo lui-même, puisqu'il fallut un procès pour obtenir le droit de reprendre l'opéra à Paris. Cela ne semble pas avoir porté bonheur à l'auteur du « Roi s'amuse », dont la pièce connut peu de représentations, alors que de nos jours encore, il ne se passe probablement pas une saison sans que « Rigoletto » soit joué plusieurs fois dans le monde entier.

Un drame romantique

Peut-être, comme on a pu le faire remarquer, n'était-ce pas moins l'image d'un bouffon régicide ou d'un roi libertin qui choquait les mentalités de l'époque que la représentation de personnages ni bons ni mauvais intégralement, mais attachants malgré leurs vices et déroutants dans leurs vertus, complexes comme la vie même : en cela, et dans la variété des situations et des sentiments, joie et douleur, rire et larmes, Verdi se montrait fidèle à l'idéal du drame romantique défini plus de 20 ans auparavant dans la Préface de Cromwell. Aussi bien Hugo lui-même ne s'y trompa-t-il pas et fit-il en quelque sorte amende honorable, puisque, entendant le célèbre quatuor du dernier acte de l'opéra, il s'exclama, dit-on, à peu près en ces termes : « Si seulement je pouvais moi aussi, dans mes drames, faire parler simultanément quatre personnages d'une manière telle que le public en perçoive les paroles et les divers sentiments, et obtenir un effet égal à celui-ci ! »

Toutefois, le romantisme verdien n'a rien de la sophistication de son inspirateur, mais reste celui d'un paysan autodidacte : « Verdi n'est pas cultivé, écrit Pierre Petit (Verdi, collection Solfèges), son romantisme à lui n'est que dans une sincérité profonde devant la passion, devant le drame, devant l'homme et devant la vie. Ce romantisme ne doit rien à la littérature, rien à une culture que Verdi ne possède point. C'est un romantisme « primaire », au bon sens de ce terme, c'est-à-dire qu'il n'existe qu'en tant que composante initiale de la personnalité de Verdi – et non point en tant que résultante concertée, comme chez Hugo. De ce dernier à Verdi, en vingt ans ou à peu près, le romantisme s'est décentré, a perdu tout ce qui n'était qu'anecdotique et atteint à cette sorte de classicisme paradoxal de pur jeu des passions. Verdi l'autodidacte a épuré le romantisme qu'encombraient trop de considérations littéraires. Et alors que la courbe du théâtre hugolien s'est brisée net aux « Burgraves », celle du théâtre de Verdi, qui ne s'appuie que sur ce qui est humain, va se poursuivre jusqu'à sa mort sans une seule défaillance. »

Une œuvre de maturité

Avec « Rigoletto », suivi coup sur coup de « La Traviata » et du « Trouvère », tous trois composés quasi simultanément, le compositeur atteint à 38 ans une des périodes les plus riches et les plus fécondes de sa carrière. Il n'avait pas fallu, il est vrai, plus de deux ans au petit paysan bourgeois pour devenir célèbre, une décennie plus tôt, d'abord à Milan puis dans toute l'Italie, grâce à son Nabucco. Pour lors, il en est à son 17^e opéra et sa renommée précoce l'a déjà conduit à Paris et à Londres. Mais « Rigoletto » marque une étape importante, en ce que Verdi y touche presque de bout en bout à la perfection intrinsèque.

Les qualités de son art, annoncées par nombre de ses œuvres précédentes, et certes appelées à évoluer dans ses ouvrages ultérieurs jusqu'à d'ultimes et grandioses réussites, éclatent ici peut-être pour la première fois au grand jour : puissance et efficacité dramatique, sens exact de la caractérisation musicale des personnages et des situations, maîtrise parfaite des moyens vocaux et orchestraux, au service d'une expression dont la saveur fruste n'est pas la moindre beauté. Pour toutes ces raisons, et pour une sorte de vérité humaine au delà de l'in vraisemblance anecdotique, Rigoletto est toujours capable de nous émouvoir.

J.M.M.



Fais-moi rire bouffon !

Nous nous valons ! Moi, j'ai la langue,
Il a la dague.

Moi je suis l'homme qui se moque,
il est celui qui poignarde !
Ce vieillard m'a maudit !
O humains ! ô nature ! vous qui faites
de moi un vil scélérat !
O rage d'être difforme !
O rage d'être bouffon !

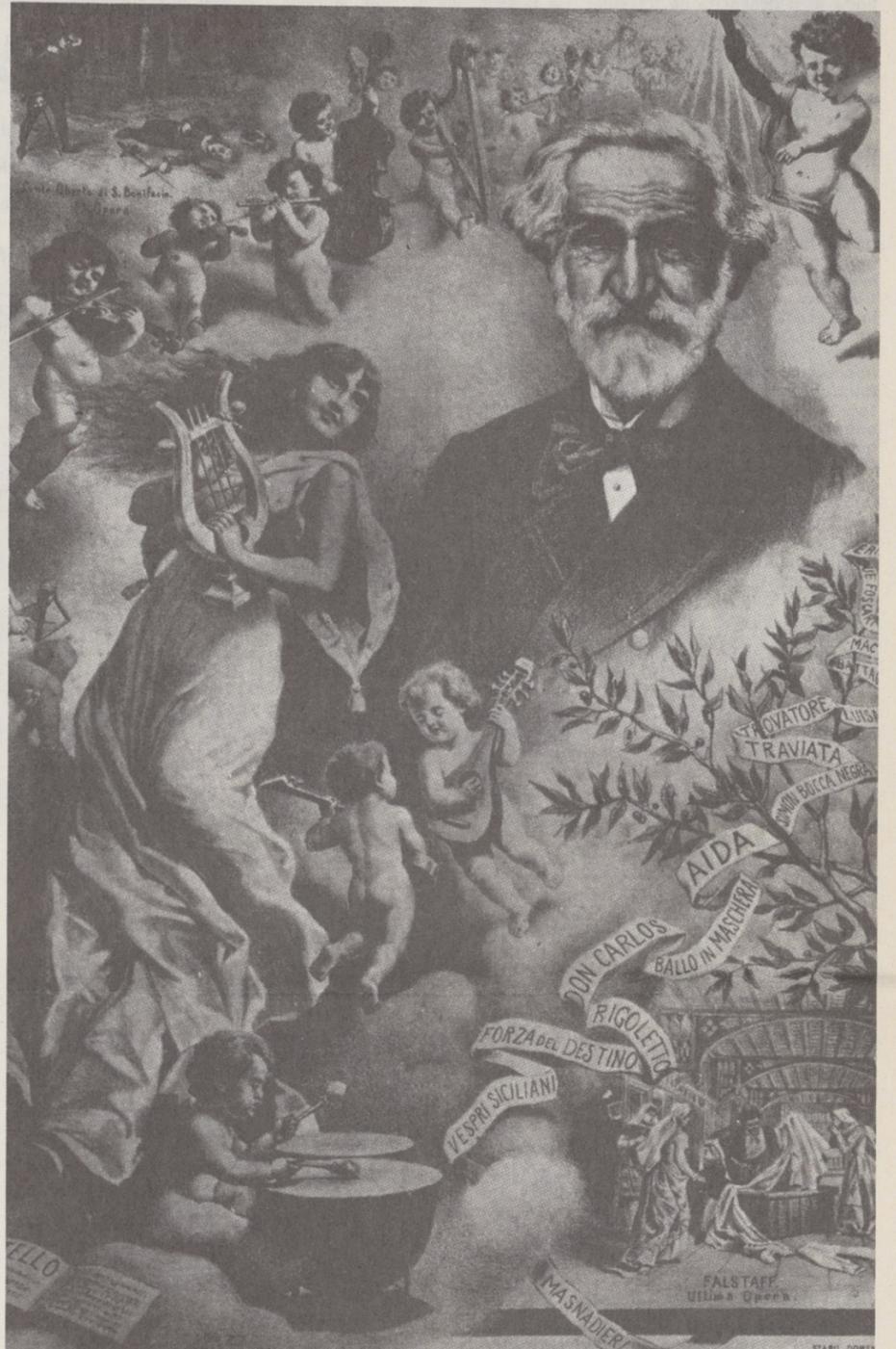
Ne pas devoir, ne pas pouvoir faire
autre chose que rire.
Même ce bien commun à tous les hommes,
les larmes, m'est retiré.

Et cet autre, mon maître, jeune, heureux,
si puissant, si beau, à peine éveillé,
m'ordonne : « fais-moi rire, bouffon ! »...

Et m'y voilà forcé aussitôt !
Oh ! damnation !

Je vous hais, courtisans railleurs !
Que j'ai de joie à vous déchirer !
Si je suis infâme, ce n'est que par votre faute.

RIGOLETTO.



Portrait allégorique de Verdi

Rigoletto de Verdi

Direction musicale : Sylvain Cambreling
Mise en scène : Ernst Poettgen
Décors et costumes : Jacques Rapp

Le Duc de Mantoue : Salvatore Fisichilla
ou Jean Dupouy
Rigoletto : Antonio Blankas
Gilda : Emilia Ravaglia
Magdalena : Benedetta Pecchioli
et Dmitri Nabukov, Christos Grigoriou,
Francisco Toca, Odette Guellec,
Chœurs de l'Opéra, Orchestre de Lyon.



ROUGE et NOIR abonnement

Le prix de l'abonnement annuel est de 8 F. Ecrire à
« Rouge et Noir », B.P. 507, 38020 Grenoble-Cedex.

Directrice de la Publication : Catherine TASCIA - Rédacteur en chef :
Claude ESPERANDIEU - Rédaction : Philippe de BOISSY, Michèle CROZET,
Jean DELUME, Claude ESPERANDIEU, André GIRAUD, Paule JUILLARD,
Jacques LAEMLE, Jean-Marie MOREL, Alain THOMAS.

Tirage : 15 000 exemplaires - Réalisation, mise en page : Maurice GUENIN

Maison de la Culture, 4, rue Paul-Claudel, 38100 Grenoble.

Nouveau numéro de téléphone : 25.05.45.

Commission paritaire des publications : n° 51.687.

Prix : 1 F - Publicité : SERES, 4, rue Nestor-Cornier, Grenoble. T. 44.24.37